

MOI, orpheline...

MOI, orpheline...

A tous ceux que mon cœur aura croisés.

Sommaire

Avertissement.	<i>Page 2.</i>
Prologue.	<i>Page 3.</i>
Première partie. Moi, Emilie, fugitive.	<i>Page 4.</i>
Seconde partie. “L’ennui, pour l’amnésie, c’est la pire des solitudes (...) mais je ne suis pas seule.”	<i>Page 17</i>
Réflexions.	<i>Page 29.</i>
Troisième partie: La déchéance.	<i>Page 31.</i>
Quatrième partie: La renaissance.	<i>Page 35.</i>
Epilogue.	<i>Page 39.</i>

MOI, orpheline...

Avertissement...

Un cadre spatio-temporel trop précis, un pacte de lecture trop conventionnel auraient peut-être nui à ce livre. Ce que je redoute.

L'histoire est une envolée littéraire, aidée par la réalité contractée, mais surtout, imaginée. L'imagination n'a pas de limites. Certes j'ai bonne "folie" me dit-on, la folie, c'est ma vie. Pourtant, on me reproche une "retouche" trop superficielle. Là est peut-être le vrai problème de mes écrits. Mais comme je le répète, la retouche me paraît acte d'enfermement, d'emprisonnement de la folie.

Je ne veux point qu'elle soit victime, je veux qu'elle soit reine. Les mots les plus beaux ont droits au pouvoir, les plus faibles à leur mention. On me reproche: "Tu es au service des mots, il faut que les mots te servent." Mais j'aime cette situation de compromis, c'est un peu comme la vie. Les hommes sont - ou devraient être- égaux en droits. L'écriture est vivante.

De plus, c'est moi qui écrit, j'ai donc les fils du pantin en main; c'est moi qui possède tout le pouvoir de décision qu'il soit, et si Vous n'en jugez pas tel, ne me lisez pas: ce ne sera que trop textuel. Je devrais peut-être nuancer mes propos; l'implicite, stratégie argumentative conventionnelle et légitime.

Par ailleurs, ce que j'écris est peut-être illégitime, qu'importe, tant que ce n'est pas illégal.

MOI, orpheline...

PROLOGUE

*La rose flamande, dans les herbes enlacée,
Déroule son voile jusqu'aux plus hautes contrées,
Déesse de l'Olympe, dans le vent pourchassée,
Sauvage et épineuse, hérisson dans les prés.*

*Parfum astreignant, oblige la jouissance,
Enivre mes mains de chaleur et d'innocence,
Victime de la vie, mon cœur sur la balance,
Et pleure et nie, et injure son imprudence.*

*La rose rouge, quand je l'ai cueillie ce matin,
Incandescente et cruelle, m'a brûlée la main;
Sang divin, évadé de mon corps, décimé...*

*“Ô Pardonnez-moi, ne me cédez point cette envie,
Larmes de cristal défuntes en monceaux de vies,
D'enterrer dans mes rêves cet Amour achevé!”*

Mais, qu'aime-t-on à dix ans? Le passé, sûrement. Cependant la guerre, ne reste pas très instructive à apprendre, alors, quand on a le seul souvenir du sang qui assainit les carreaux rouges devant ses yeux, quand à l'oreille, on ne sait reconnaître juste les bombardements qui rendent sourds, quand au toucher on a à la peau froide, le feu gelé dans ses mains, et quand il vous brûle, quand il vous rend inerte à comprendre les besoins de la jeunesse, on se dit que le présent est le trésor de toute vie.

Mais quand votre présent n'est qu'embûches, quand votre vie n'est que ruines solitaires, quand votre cœur ne sait plus aimer car on lui a interdit et car il l'a tout simplement oublié, quand manifestement vous appelez au secours mais que personne ne peut vous répondre parce que de grossières gens vous ont pris le message et vous l'ont confisqué, quand alors, on croit que tout est fini, et qu'il n'y a aucune espérance dans le futur, on se dit que la flamme est éteinte et que l'allumette est mouillée.

Quand la flamme est éteinte et quand l'allumette est mouillée de larmes, on n'espère plus rien de la vie, et on en vient parfois à la haïr. Quand on hait la vie, on veut la détruire, et quand elle est détruite, de célestes personnes vont pleurer. Mais dites-vous bien, ce ne sera pas de votre faute, et Dieu ne sera pas mis en cause. Seul l'homme en sera responsable.

Pourquoi la vie? Pourquoi la mort? Pourquoi les sentiments? Pourquoi le désespoir? Bien des questions resteront dans vos esprits quand de vos mains, vous aurez terni toutes ces pages.

Mais pourquoi l'écriture? Une échappatoire au désespoir? Une roue de secours qui peut vous sauver? Un extincteur qui arrose l'incendie bruyant? Un braconnier qui tue l'ours vous poursuivant? L'écriture était peut-être le don de mes mains quand je suis rentrée ici. Ou peut-être, devrais-je dire, quand j'avais peur d'y retourner... Enfin, mon histoire n'est pas commencée. Et elle n'a pas de fin, à Vous de la terminer. A vous de croire, ou de ne pas croire en la Vie. Mais elle vaut la peine d'être vécue...

MOI, orpheline...

*Première partie.
Moi, Emilie, fugitive*

Chapitre 1.

C'était un jour du mois d'août, une après-midi chaude et ensoleillée, de celles qui nous font rêver. Des rayons de lumière, des rayons de chaleur, m'incendiaient la peau. Je marchais vers ce but passé, je marchais toute proie aux insectes piqueurs, aux moustiques menteurs. Et toujours, le soleil tapait.

Alors je fuyais, marchant dans le sable brûlant, dans ces cendres, pour moi cause de douleur et de mal. C'était une souffrance terrible, que de rentrer ainsi.

Mariage ou obsèques, quelles étaient d'ailleurs les raisons de ce retour imminent?

J'avancais sur la plage, le cœur vaillant mais emporté - cet organe qui nous fait vivre, me paraissant absent, me fuyant abstraitement, comme une ombre blanche et lumineuse. Que pensait-il de moi, qui le choyais, qui le choyais, l'aimais, moi qui en étais dépendante?

C'était un soir d'automne, je me rappelais, je l'avais trouvé sur les chemins, solitaire et abandonné, loin d'ici, aux frontières du Sahel, sur un coin d'herbe brûlée et jaunâtre. J'avais découvert sur le sentier, quelque cœur à aimer. Dès lors, nous avons vécu solidairement, mélangeant amour, amitié. Ce qui, d'ailleurs, avait été la cause de notre dispute, m'amenant ce jour-là, à le poursuivre, mon cœur mal-aimé.

Car oui, je m'élançais à sa suite, soumise et aveugle, je chutais face aux obstacles, sur cette route envenimée qui zigzaguait. Délaissée par le monde, je courais, courais après mon cœur, fendant le vent, chassant le léopard, mais dans cette course infernale, je sentais un souffle à mon oreille, me conter des dires.

Qu'était-ce, ce message indéchiffrable, qui me parvenait codé? Le murmure des vagues étrangères, le roucoulement des oiseaux en vacances, la plainte du loup si grave qu'elle m'atteignait, le hurlement de cette mer en paix, ou alors, la musique de Dieu?

Rythmée, même atténuée, elle m'assourdissait dans mon odyssée... Bien des années s'étaient écoulées, depuis le début de cette satanée guerre, cette guerre, qui m'avait obligée à fuir. Mais je rentrais victorieuse sur mes sentiments, volontariste, et nostalgique. J'atteignais ma région natale, j'arrivais devant la pancarte de mon village maternel, alors qu'enfin, mon cœur s'était résigné.

Je courais dans les hautes herbes, émue dans les champs, m'éloignais du rivage bleu, je me hâtais au portique, les yeux en larmes et la gorge serrée: j'étais dans l'impossibilité totale d'assumer ces années d'abandon.

Mal de vivre, mal de tête? Que signifiait cet étourdissement, pendant lequel je me confiais aux plus immondes des sorcières? J'énumérais mes envies, je comptais mes pensées, je t'avais retrouvée, Toi, l'Oiseau Blanc de ton surnom, je t'avais reconnue, même après le passage déroutant des soldats allemands, même après ces années d'occupation, oui, je t'avais reconnue, invisible et démentielle, fantôme, immatérielle et désavouée.

C'était pour Toi, que j'avais dans mes rêves enjambé les obstacles, slalomé entre les zèbres blancs et noirs, noirs et blancs. C'était pour Toi, Défunte ensoleillée que je m'étais vidée de toute espérance.

Oui, c'est si dur à dire maintenant que je suis à tes pieds, c'est si dur à dire, que je t'avais laissée partir.

Oubliant tout, à quelques heures de la journée, dans mon château, une grande demeure délabrée, qui aurait pu être un manoir, je m'enfonçais dans un sommeil comateux, et délirais, sur ces feuilles de papier. Sans philosopher vraiment, je m'inventais des histoires odieuses et sournoises dont toujours, j'étais rescapée.

Heureusement, le plus souvent, préférant le grand air de la campagne, je partais marcher. Je me promenais alors dans les bois ou dans les champs de blé...

J'attendais, de par ces activités passives la venue de quelqu'un, de quelque chose -j'attendais, dans ces forêts si calmes mais perverses, l'arrivée de l'ours; j'attendais dans mes écrits anciens une couleur inusuelle pour conter; j'attendais en chantonnant à la fontaine, un rythme nouveau, une sonorité nouvelle...

Étais-je coupable d'attendre, d'attendre encore et toujours, si sournoisement quoi que ce fût, ou qui que ce fût?

Dans les champs court le lièvre, dans la rue coule la vie, mais ici, rien ne délivre la patience, ni un paysage bleuté, ni une ombre libérée, seulement la solitude, qui, dans ce monde barbare, dans nos regards inférieurs, se presse ici, là.

MOI, orpheline...

Et la tristesse m'emportait. Combien de temps avais-je attendu? J'en avais assez. Cette existence passive me brouillait la vie, me brouillait le regard. J'observais les autres rire et jouer, je les entendais s'amuser. Tous dégustaient leur enfance, Moi, seule, face à la rose rouge de l'hiver, je mangeais, désinvolte, le repas que m'avait préparé cette famille.

Une famille pas comme les autres, à laquelle je ne pouvais m'identifier, ce qui eût permis mon adoption définitive.

Non, j'étais toujours seule... Le voulais-je vraiment? Je me baladais victime du sort, spectatrice de ma vie, contraire à ce que tous désiraient.

Je me laissais dévorer par cette passion, Défunte ensoleillée. Passion ravageuse, dévastatrice, passion mortelle, passion cutanée... Passions impassibles, qui me décourageaient, me rendaient vulnérable, tel que je l'écrivais si bien.

Je voulais, mais ne voulais pas.

Chapitre 2.

Même le collègue, où j'excellais, avait perdu de son intérêt. C'était une époque, où, incertaine, je me renfermais sur moi-même. Je gardais en mon ego les rêves d'une nature parfaite, d'hommes honnêtes, j'espérais transformer ce monde d'idioties, en une rivière de couleurs, d'odeurs chaleureuses.

C'était, face à mon espérance, un monde nouveau qui naissait. Mais un monde qui se perdait dans les statistiques, les pourcentages. C'était l'inflation, la remise en état de la France, l'acceptation du plan Marshall... Quelle était cette troisième guerre mondiale qui se préparait...?

Bombe atomique. Cela m'obsédait.

Le temps se révélait monotone, les ténèbres proliféraient, la nuit se rallongeait, la vie se restreignait. Je rêvais de choses étranges, de loups, de légendes ancestrales, d'octobres enneigés. Peu à peu, dans l'inconscience la plus totale de ce qui m'arrivait, je me méfiais de tout le monde.

Ce devait être un samedi après-midi de janvier, quand, adossée au portique rouillé, les pieds dans la neige, j'entendis la sirène des pompiers retentir. Aussitôt, plongée dans la folie, je me redressai, troisième guerre mondiale.

L'explosion provoqua un feu d'une immense importance, mais personne ne me crut; à la radio on parlait d'un pyromane poseur de bombes, échappé de l'asile "Le Jolivet".

Moi aussi je devenais folle, mais j'avais décidé de fuir toute civilisation, plutôt que de vivre aux côtés de personnes imprudentes. Je fis ma valise, et, apeurée d'une nouvelle explosion, la nuit du quinze janvier, je pliai bagages.

En quelques jours, j'atteignis le Jura; peu de monde s'y attardait, alors, en catimini, je réussis à m'installer dans les hauts pâturages. Un vieux blockhaus...

Là, sous l'abri de pierres abandonné, je m'assis sur ce qui eût pu être auparavant un lit. Je posai mon sac et m'étendis. Je dormis un peu, puis, me réveillant, décidai d'aménager ma nouvelle demeure en un palais fleuri.

Le blockhaus s'enfonçait sous la terre de sorte qu'il comprenait trois pièces. L'entrée en constituait une, c'était la plus grande. Pour que l'on ne me surprît point, je n'y laissais aucune trace de vie. Ce sont donc les deux pièces séparées par un mur en béton, qu'en bas, dès lors, je m'acharnais à personnifier, à décorer.

Je pris à l'extérieur quelques branches mortes, des feuilles défuntes, et je me préparai une paille pour la nuit. J'installai aussi un coin cuisine à l'opposé par l'aide fortuite de quelques pierres... La pièce de gauche était donc occupée vu que le rangement de mes affaires - si minimes qu'elles fussent- occuperait le reste de la place.

A droite, je remarquai une ancienne cheminée qui me serait bien utile par le froid de ces nuits d'hiver... Alors je fis quelques provisions de bois. Mais j'amenai également fleurs déracinées, herbes et réserves de nourriture. Ce serait en quelque sorte une salle de séjour qui me servirait de serre. Bien sûr, je n'oubliai point la terre et l'introduisis grâce à une pelle trouvée à l'étage, qui d'ailleurs m'intriguait fortement. Qui avait pu la laisser traîner ici? Quelqu'un venait-il souvent dans cet endroit hier abandonné mais aujourd'hui habité? (...)

Tandis que je m'occupais de mes fleurs sauvages, le temps s'écoulait. Je me rendis alors compte que j'avais

MOI, orpheline...

faim et dégustai mon unique et dernier sandwich. Demain, je descendrais en ville...

Après deux heures de marche, dans les sentiers verdoyants des forêts de montagne, je trouvai enfin Sablerin. Ni une ville, ni un hameau, c'était en fait un petit bourg de vieilles gens bien gentilles, ou s'exilaient les solitaires, les amoureux et les poètes. Dans les rues de béton, on apercevait également quelques fois quelque jeune. Crâne rasé ou motard, chacun était rescapé de cette satanée guerre. Naufragés des camps de concentration, exilés du midi revenus, anciens résistants, ils étaient tous, ou plutôt personne, ne pensais-je, n'avait collaboré: l'épuration avait fait son chemin, et ceux qui se sentaient en tort soit avaient fui, soit étaient morts.

C'était en mille neuf cent quarante-huit, à quelques jours de mon anniversaire, et les allemands, depuis longtemps me paraissait-il, étaient partis. Pourtant, j'entendais cette langue de barbares, ces mots sortis de nulle part, qu'un certain "Führer", autrefois Dieu de la Mort, pour décider ses soldats à combattre, avait utilisé. C'était une langue que je ne connaissais pas -ou plutôt que je parlais trop peu pour la déchiffrer, mais qui sonnait à mon oreille, comme un appel indu et désolant.

Pourtant, décidée, j'avais volontairement vers ce marché du vendredi matin. Sur la place municipale, je me délivrais de toute pensée néfaste et allais de-ci de-là suivant mes intuitions. Je dévisageais les personnes, modifiais leur caractère à ma guise, je me les dessinais abstraitement, comme j'espérais qu'ils fussent, point comme je ne pensais qu'ils fussent réellement - une espèce de jeu infantile auquel souvent dans la foule, depuis ma petite enfance, j'aspirais à m'abandonner.

Mais, que dire de mes achats? Le strict minimum pour survivre jusqu'à ma prochaine descente ici, sauf une écharpe, à trois mille francs environ, rayée bleu et jaune, douce et moelleuse, telle que je la désirais. Insouciant donc, mais point irréaliste, j'avais enfin retrouvé ce trait de caractère, qui, avant la guerre de mille neuf cent trente neuf, faisait de mon attitude tout un charme. Je remplissais mon sac d'odeurs et de senteurs chaleureuses, marchandais avec les commerçants, je m'amusais de ma bonne humeur, je souriais aux garçons, et m'entretenais avec certains jusqu'à midi sonnantes. Le sac bien chargé, l'âme réchauffée et presque triste de quitter l'endroit, c'est donc ainsi que ce jour-là, j'entreprenais une remontée silencieuse.

Le voyage, jusqu'à ma cachette, fut tout de même plus long que l'aller. Il me prit trois bonnes heures pour retrouver ma cabane, au cours desquelles je me risquais d'ores et déjà à explorer ma nouvelle région.

Une région pas comme les autres, qui, d'ailleurs, se privait d'un langage universel... Avais-je seulement atteint cette frontière si redoutée? Peu importait en fait le lieu où je me trouvais, si seulement je pouvais avoir des nouvelles de mes anciens amis! Me recherchaient-ils à l'heure qu'il était, fouillaient-ils la France de fonds en comble pour me retrouver? ... Je ne pensais pas.

Chapitre 3.

Depuis mon arrivée ici, près de deux mois insignifiants s'étaient écoulés. C'était, en ces journées sereines, passées à écrire, une tempête qui se préparait.

J'avais quelques fois entrepris des choses mystérieuses. Guidée par je ne sais quelle illusion d'entente parfaite avec la nature, j'avais débuté un dialogue bouleversant au fond de moi-même. J'avais cru bon de rendre service, à une faune sensible, à une flore sauvage. J'avais appris la loi du plus fort et tenté plusieurs fois, à tort et à travers de la bouleverser. Sans succès, j'étais faible et vulnérable face au chêne centenaire, j'étais proie à l'être humain adulte démentiel, qui tentait de comprendre la vie. Je n'étais qu'un roseau, dans la tempête de La Fontaine...

L'être humain qui me recherchait, une fugue si lointaine...

Je m'étais donc dirigée vers cette indépendance des autres, et durant toutes ces semaines, je n'étais guère redescendue à Sablerin. Si bien que maintenant, m'étant liée avec la nature si étroitement mais si fortement, je partais à la chasse, m'en allais à la pêche.

Je vivais en ermite et le peu de moyen matériel dont je faisais preuve montrait ma débrouillardise. M'en allant attraper le poisson, je ne prenais que quelque fil invisible; j'empruntais pour rejoindre la rivière des chemins très peu joviaux mais qui raccourcissaient la route; en guise d'hameçon, le vers de terre du coin faisait l'affaire. Bref, j'étais

MOI, orpheline...

entièrement livrée à moi-même et acceptais fort bien cette qualité de cuisinière, de braconnière peu méchante et de nourrice, à laquelle j'étais vouée.

Enfin, il m'arrivait également de partir plusieurs jours, soit en excursion, soit par jeu, ou simplement pour réfléchir silencieuse, aveugle, et vide de ressentiment extravagant...

Ce jour-là, ce fut pieds nus que je partis à l'aventure, le printemps arrivait, nous étions fin mars, et le soleil se réveillait. Je ne portais, sur mon corps fragile et dénudé, que breloques d'une robe ancienne et démodée, j'avais un gilet sur les épaules, et un sac de toile au bras droit. J'étais affamée, je n'avais rien mangé depuis deux jours, la pêche ne donnait plus, la chasse s'avérait sévère. J'avais dans le cœur une brindille d'espoir, et en mon âme, l'espoir d'une reconversion dans la société... Mais je ne l'avouais pas à haute voix, c'était inconscient, maladif.

Plus fort que la foudre, le désir de satisfaction qui m'accablait, et plus vif que l'éclair orangeux, mon regard apeuré.

J'étais très incertaine, très jeune et sans repères, cette vie de solitaire ne correspondait plus à ma morphologie, et encore moins à ma mentalité, qui en avait trop souffert.

Je m'étais attachée à d'importunes coutumes, j'avais pour idées d'assouvir ma passion, car il faut bien parler de passion, à l'âge d'une puberté infantile. Je ne comprenais pas ce changement radical, ce passage d'une vie surestimée, à une vie sous-estimée.

Puis soudain j'avais peur, et l'effroi me gagnait, l'horreur m'épouvantait, je n'avais plus comme bagages moraux, que cette rudesse d'esprit acquise, et cette quiétude morcelée, oubliée, d'un enfant qui croit désormais en la fin.

Mais faut-il vraiment parler de fin, quand elle-même la faim en vient à vous attendre?

Il fallait courir, me rappelé-je, il fallait courir et chevaucher le léopard, pour plus tard, en jouir.

Contenir, contenir ses larmes, sa tristesse, sa faim. Il fallait revenir empereur, j'aurais dû savoir qu'un chemin comme celui-ci, qu'un sentier de boue, ne remplacerait pas cette odyssée merveilleuse, qu'était, il y a quelques temps déjà, de rentrer au château.

Oui j'avais, oui je courais entre les arbres de cette forêt, et je voyais défiler devant moi comme un film au cinéma des images annonciatrices... Mais à quand la nourriture, à quand la joie et la sécheresse de mon corps, à quand cet assouvissement de besoins primaires, à quand la réelle satisfaction de mes pensées?

J'avais, doucement j'avais, tel un pantin manœuvré. Par-ci, par-là des sapins, des pins verdoyants de lumière, qui faisaient tant d'ombre, des gouttes de chaleur qui me brûlaient la peau. Soudain, entre ces personnages passifs de ma faune, j'aperçus un homme. Alors je continuai encore quelques instants ma marche pénible suivant mes instincts, par le son du hasard, ne sachant pas vraiment où donc j'arriverais. Puis je fus plongée dans les ténèbres et il me parut faire face à un ours, mais plus j'avais, plus il reculait comme témoin oculaire de mon désespoir.

L'ours était brun, bien affamé paraissait-il, fut-ce inversion des rôles ce qu'ici j'attendais? Au lieu de m'enfuir, je l'affrontai. Je courus à sa suite sans crainte, sans inquiétude. Qu'avais-je bu, qu'avais-je mangé pour comme cela tituber sur ses pas?

Droguée, alcoolisée, mon unique couteau à la main je courus. C'est alors que malheureusement il se décida enfin à abandonner son jeu. Et vis-je dans ses yeux tant d'éclats de fureur, que je m'éclipsai, ou le tentai, du moins? Nous revînmes en effet, moi et mon ours, à une posture l'un envers l'autre et face à la nature, quoique plus dangereuse tout de même plus rationnelle.

Rationnelle, rationnelle pour Dieu? Lui qui voulut la loi du plus fort, lui qui voulut la tentation malade, lui qui, par l'unique erreur du fruit, donna à Eve ce qu'il n'aurait donné à personne, la satisfaction de la faim par le péché; fut-ce lui, qui ordonna à ce chasseur de me sauver des griffes et des dents de Satan?...

Il tira un coup de feu et je tombai au sol. Un poids lourd m'engourdissait le dos. J'étais atterrée dans le premier sens du verbe. L'ours ne m'avait pas relâchée, il me retenait au sol, quand tout à coup, perdant tout espoir de survivre solitaire, demeurant perturbée de ces derniers événements, je cédaï à ma faim, calmai mes nerfs, et perdis connaissance.

Je me réveillai dans un chalet, le chalet d'un homme au sourire égocentrique que rien ni personne n'aurait pu défier. Là, un feu aux milles et une phobie était entretenu. Je le vis brûler, sentis le bois sanglant se consumer. Une soudaine tristesse, une certaine inquiétude enveloppèrent mes sentiments. Pourquoi? Une larme tomba, qui sur ma joue coula...

"Wie geht's dir?" me demanda t-il.

Je restais muette.

"Wie geht's dir?" reprit-il de plus belle.

MOI, orpheline...

Mais encore, je restais muette.

“Also, wirst du mir sagen, wie es dir geht?”

Je restais toujours muette. Ce pourquoi il s’énerva. Je me levai précipitamment et pris fuite, terrorisée.

“Kannst du kein Deutsch?”

Mais toujours muette, lorsqu’il m’eut rattrapée, je me débattis.

“Nein, nein, nein!”, répliquai-je lorsqu’enfin j’eus retrouvée parole, en remuant encore bras et jambes. Je ne disais que rares mots en allemand et ne pouvais en conséquence ni lui expliquer mon cas - hors de question, d’ailleurs - ni lui répondre autrement.

“Ach, kannst du Deutsch, oder nicht?”

Aucune façon d’agir alors sans me découvrir de mon identité; j’étais énervée, rouge de colère, mais également en pleurs. Je cessais alors tout ce remue-ménage dans le pré, près du chalet, et me laissais faire. Il me prit par la main et m’emmena chez lui. Là, communiquant par signes, il m’offrit de quoi boire et manger. Je me reposais aussi, quoique inquiète des conséquences de ce séjour ici, dans un pays que je ne connaissais point, mais qui me vaudrait, je ne l’ai su que plus tard, plus de bien que de mal.

Chapitre 4.

Je suis restée là plusieurs jours mais n’ai jamais dû prononcer à nouveau quelque parole. J’étais admirative face à mon sauveur et chaque jour il me proposait un plat nouveau de nourriture. Il avait toujours les mains noires de sueur et de travail, car il travaillait fort dur, il était bûcheron, braconnier, pêcheur, cuisinier, il faisait tout. Ainsi les premiers jours, je le suivis partout où il se rendait, je l’espionnais à tout moment sans jamais le faire savoir, sans jamais être repérée. Il me croyait au lit, malade. Mais il ne faut pas croire, racontais-je un peu plus tard dans un journal lorsque je l’eus quitté, que tout allait bien au fond de mon esprit. J’étais encore profondément choquée de cet événement lointain qu’était la rencontre douteuse de l’ours. Physiquement, j’eusse pu repartir, reprendre la route, comme j’y pensais trop souvent, mais j’avais le moral à zéro. En fait j’avais un peu peur de lui, de ce grand allemand solitaire qui m’intriguait plus fortement que moi-même...

Qu’en dire, donc? Qu’il avait les mains noires et moites, qu’il ne se lavait que très rarement,... Peut être serait-ce intéressant de conter ses yeux bruns torrides d’homme vil et mâturé, sa barbe à moitié rasée, qui ne gênait pas mon regard aveuglé par sa tenue primitive... S’il est un autre homme que je voulais bien connaître ce serait finalement mon père, car à quoi m’imaginai-je qu’il ne ressemblât, si ce n’est au seul homme que je pris vraiment plaisir à décrire et dont je cherchais désespérément à percer le mystère?

Des semaines se passèrent sans que je ne l’aide à amasser le bois ou à faire la cuisine, puis un jour vint où, si lasse des signes quotidiens que je lui adressais, je voulus percer le silence de sa maison. Alors, je me souvins de ses premières et dernières paroles, le jour fatal...

“Wie... geht ...dir...?”, prononçai-je hésitante. Mais il se fâcha me faisant signe de me taire. Certes, je ne savais pas bien parler, cependant, il aurait pu se montrer compréhensif, ruminai-je, dans un coin. Il m’avait fait mal, mal au cœur, bien qu’il n’en eût été conscient. Chaque jour en fait, il paraissait plus dur, plus sévère face à moi. Voulait-il que je l’aide patiemment dans ses tâches? Chaque fois que je m’y essayais, il me grondait, et partout j’entendais, ces mots privés de sens à mon oreille: “Wirst du einem Tag sterben, wirst du einem Tag sterben?”

C’est maintenant que je me rends compte du danger qu’il eût pu représenter pour ma vie. Etait-il sadique? Je n’étais point masochiste, et j’en avais assez de l’entendre toute la journée ruminer contre sa solitude. Il descendait en ville une fois par semaine, pourquoi vivait-il ainsi, retranché de sa société? Etait-ce un meurtrier accusé de l’assassinat de sa sœur, de son frère, de son père ou de sa mère, pour mener cette vie insensée dans les combles d’une cabane en bois qu’il connaissait par cœur? Pourquoi cet homme à l’apparence rude, froid et impassible, souffrait-il d’un manque d’amour, alors qu’à moi toute seule je pouvais lui offrir tout celui dont il avait besoin? Pourquoi alors me rejetait-il?

Il est vrai que j’étais trop jeune, que j’avais tout à apprendre de la vie mais n’était-il pas arrivé dans ma vie au moment où j’avais justement le plus besoin de cette éducation? Cela ne signifiait-il donc rien? S’il ne voulait pas de

MOI, orpheline...

mon amour, il n'aurait pas dû me laisser croire que je pouvais l'aimer, il n'aurait alors jamais dû me recueillir chez lui, dans son humble demeure où maintenant je me croyais chez moi, bien que j'habitasse à des milles d'ici.

Moi, vagabonde, j'aurais pu continuer à vivre célibataire dans les pâturages d'été, mais ce n'était pas moi qui était venue lui demander son aide, il était venu tout seul, il n'avait pas le droit de me laisser ou de me faire mal, eussé-je aimé lui crier les yeux dans les yeux, sans bien sûr, avoir le courage de le faire un jour. S'il avait assumé une minute cet acte irréfléchi que de sauver une petite désespérée, je lui aurais sûrement pardonné ses accès d'humeur, mais il ne parlait jamais, et c'est de paroles, dont j'étais assoiffée.

Alors on vivait comme cela, je me réveillais vers six heures du matin, heure à laquelle il avait déjà déserté depuis deux heures. Je mangeais le peu de restes de nourriture qu'il subsistait de la veille et je faisais le ménage. A dix heures, il revenait de la pêche fructueuse, mais c'était juste un signe de la main et il repartait à la chasse. Au début de mon séjour, il revenait à une heure de l'après-midi et nous préparais de succulents mets dont je raffolais; maintenant, c'était moi qui m'occupais de ces basses tâches. Puis je repartais jusqu'au soir dans l'une de ces vagues de mélancolie qui revenaient souvent. Et je passais dès fois des semaines sans sortir me paraissait-il, recroquevillée dans son lit, sur son oreiller...

Mais il m'était parfois paternel, ce pourquoi je l'aimais... Aimer, aimer... voilà quelle était notre principale différence. Lui qui riait impassible, moi qui pleurais sentimentale... Il éprouvait certainement quelque chose pour moi. De l'amitié, de la pitié, de l'amour, qui sait? Pourquoi me gardait-il en vie, pour tenir le chalet propre? Il ne me demandait jamais de le laver, d'ailleurs, c'eût été impossible: il n'adressait la parole à personne. Lorsqu'il descendait en ville, il allait voir les mêmes gens, chaque fois le vendredi, à la même heure. Il achetait toujours pareil et sa commande était toujours au même endroit sans qu'il ne dît rien à personne, d'ailleurs, il me laissait dehors, en me recommandant par des signes de n'adresser également la parole à personne.

Chapitre 5.

Ma vie se répercutait donc à travers ces différents éléments, censure de la voix, prohibition de la communication avec autrui, sans que pour autant j'en vinsse à fuir cet homme étrange. Je l'aimais comme une bête curieuse mais aussi comme un lionceau qui cherche la protection fabuleuse du souverain. Mon unique préoccupation lorsque j'étais seule était alors d'écrire. Et j'écrivais des contes, des histoires fantastiques, quand je trouvais une feuille blanche dans les vieux tiroirs de l'armoire en bois grossière, fabriquée main.

Je m'asseyais dans les champs, ces matins merveilleux du mois de juillet et juste avec cette feuille de papier ainsi que mon crayon bleu et jaune je dépeignais le monde d'un oeil critique et innovateur.

Et les lignes alors noircies par la sueur de mes mains paraissaient m'ouvrir la porte sur un monde inconnu. Je m'imaginai, au delà de ces grandes forêts de pin, verdâtres aux milles couleurs, je m'imaginai dans les dessous de la Terre, un monde miniature, un monde grandiose, que je n'osais pas pénétrer, de peur d'y être enfermée. Car ce sentiment de paix intime, qui faisait de mon séjour ici cet été une aubaine était bien cette liberté. Liberté d'expression, aussi étrange que cela puisse paraître, après vous avoir décrit ces interdits de langage.

Ce crayon en fait constituait un moyen d'évasion sans précédent qui, pour le moment satisfaisait mes désirs d'autonomie. C'était réellement cette fuite du blockhaus qui m'avait fait réfléchir sur le problème de la captivité. Je n'étais pas captive ici, car il y avait au loin tout l'horizon dont on puisse rêver, il y avait sur ce pieux sommet de montagne, tout l'univers à portée de la main. Et dans le chant des oiseaux on ne sentait pas de contrainte quelle qu'elle soit, et dans le souffle du vent il y avait tout le désir, toute la passion, que l'on puisse ressentir. Et il y avait au réveil le matin l'attente d'une journée éternelle.

On pouvait tout confondre, jamais rien ni personne ne venait vous contredire, car seul le bruissement des feuilles près de la forêt se pouvait entendre. Il n'y avait pas de paroles, combien de fois pourrais-je le répéter, et c'était ce silence odieux, cet emprisonnement, cette unique interdiction, qui était la clef de toute forme d'expression possible.

Je médisais aussi dans mes écrits toute médisance possible. Seule la solitude permettait à un poète d'exister, car le poète était mon âme et seule la liberté est moyen d'expression. Le condamné à mort, dans sa cellule, pouvait

MOI, orpheline...

réfléchir aussi, il pouvait toucher toute la liberté qu'il soit, rien qu'avec sa mémoire ou sa capacité d'imagination, mais bien souvent il se sentait hanté par ses jours qu'il comptait, et toute forme d'obsession tue la liberté.

C'est ainsi que je pouvais expliquer tous ces départs qui caractérisaient mon existence. L'obsession d'un retour et de retrouvailles inattendues, l'obsession de la peur qui revient encore aujourd'hui, bien que j'eusse fui cette bombe, l'obsession de la faim, de la soif insatisfaites qui m'avaient dérobé ma confiance en moi.

Et toutes ces réflexions qui me venaient de mon père nouveau, de mon protecteur protégé... Je savais aussi bien son désarroi intérieur, que son subconscient le sentait. N'avoir pas réussi sa vie. Chose fausse, il avait eu l'extrême opportunité de pouvoir offrir à quelqu'un ce que seule la mort parfois peut offrir aux plus désespérés. La chance d'offrir la liberté de pensée, d'expression, la liberté physique, la liberté en général à quelqu'un qui, lâche, ne l'avait jamais méritée. C'était m'offrir sa vie, que de se dévouer à la mienne, pensais-je.

Réciproquement, je ne savais pas quoi lui offrir pour le remercier sans que cela ne présente une contrainte particulière. Si seulement j'eus pu percer son secret, si seulement j'eus le courage de le faire parler, car bien moins que moi il ne savait par contradiction s'imposer la liberté du corps et de l'âme.

Il ne savait pas parler avec le regard, il n'avait pas appris à sourire, ou la guerre, comme je le pensais, le lui avait fait oublier. C'était fort possible car c'était cette langue de barbares qu'il se voulait interdire, et jamais je n'avais tenté une fois de communiquer avec le papier, ou avec mes mots français. Mais j'avais peur d'un côté que cela détruise notre belle histoire d'amitié.

Si le silence est source de liberté, le bruit ou la parole eurent-ils pu être source de cloisonnement? Aucune idée, la réciprocité et la logique, deux arts en incohérence parfaite avec mon système de vie irrationnel.

"Pas étonnant, j'étais fille sans mère, enfant sans père!" me dis-je souriant sans compter qu'un jour, j'eusse peut être envie de retrouver ce veuf, évadé de désespoir on ne sait où.

Chapitre 6.

Quant à notre vie commune, elle n'évoluait pas, ou très peu du moins. Il m'avait appris les bonnes recettes de la cuisine allemande, et montré la rivière qui coulait non-loin de là, où il s'en allait laver l'été. Je l'avais d'ailleurs plusieurs fois suivi et espionné dévoilant ses parties les plus intimes, mais là, censure, ce papier, sur lequel je racontais mes journées sommairement, n'était pas l'objet d'un cours d'anatomie masculine!

Je l'aimais, comme je ne savais que l'écrire, et seul, cet amour m'incitait à le poursuivre, dans les champs, c'était érotisme, ces matinées de juillet et d'août, qui arrivaient à grands pas, c'étaient excès quotidiens, passions enflammées.

Enfin, lorsque bien des temps se furent écoulés, alors que déjà l'automne nous envoûtait de ses milles couleurs, et que bientôt l'hiver nous aurait à portée de main, je l'avais oublié et tous les rêves que j'avais formulés, toutes les patiences dont je m'étais armée devinrent cendres dans la vieille cheminée qui ce jour là me fit pleurer.

Quand il prit, ce grand monsieur sans nom, les dernières feuilles qui restaient de son image pittoresque de l'été, dépeinte sous l'amour que je lui avais voué, j'avais toujours la gorge serrée, mais je compris, que pour notre survie, nous avions besoin de feu, et que pour le feu, il fallait le papier.

Et c'est une des rares fois après les premières semaines passées ici, où je versais, sanglotant, toutes les larmes de mon corps. Je compris que sans mot, la vie n'avait pas de sens, car sans ce recueil de souvenirs, il n'y avait pas de passé, puis sans passé il n'y avait plus rien que ce ramassis de cendres, irrationnel et illogique, comme la parole destructrice, mais dont j'avais soudain fort grand besoin.

Cependant, personne pour m'entendre, personne pour m'écouter, car j'avais oublié de le remercier. Lui qui m'avait tant offert, pourquoi m'avait-il donc tant repris, en jetant mon cœur à la cheminée? Et ce fut donc mot qui s'échappa de nulle part, dans mes sanglots enfantins: "Je t'avais tant aimé...!". Il me prit dans ses bras et me dit "Lehr mir Fransösich, bitte!".

Comme s'il ne savait pas que la parole était destructrice.

Je ne savais plus que faire. Enseigner le français, était-ce la récompense, que jadis je cherchais à lui faire parvenir?... Tant de questions restèrent en suspens ce jour là quand je m'endormis dans ses bras... Je ne savais quand j'aurais réponse à toutes, mais je savais du moins qu'il me fallait me dépêcher car mon séjour ici, par la parole s'aurait pu voir restreint...

Heureusement, l'unique baiser qu'il ne m'adressa durant ma vie et ce soir-là ne fut que paternel. Pas d'ombres

MOI, orpheline...

amoureuses aux pieds des sommets enneigés.

Chapitre 7.

Je passais dès lors mes journées entières à lui apprendre quelques mots français qu'il avait au début bien du mal à prononcer. C'était malgré tout un très bon élève qui avait de la volonté. Je lui enseignai tout d'abord les noms d'objets les plus usités. Il les reteint assez facilement et les mois qui s'ensuivirent ne furent plus tout à fait silencieux. "*table, chaise, nourriture, lit, eau, manger, boire*", ce fut tout un vocabulaire primitif et insensible que je dus m'exercer à lui apprendre. Mais ces mots qui ne désignaient qu'une minime partie de nos habitudes journalières devinrent bientôt lassants à écouter. Je ne désirais pas simplement qu'il sache se faire comprendre pour des choses sans intérêt, si seulement il eut pu apprendre les émotions, les couleurs, le rouge flambant de l'amour, le bleu rêveur du ciel! Si seulement il eut su construire une phrase grammaticalement correcte!

L'orthographe, la syntaxe, la poésie, tant d'arts qui existaient et qui eurent peut-être su lui rendre confiance... Il était certes très résistant physiquement, comment donc lui faire comprendre qu'il n'était pas seulement roi de la jungle, ours polaire sans sentiments? Je le devinais prédateur des plus dangereux animaux de montagnes, je le devinais pantin de ses habitudes, pantin de sa solitude, comment lui enseigner qu'il était comme les autres hommes et qu'il avait besoin d'un minimum de chaleur humaine?

Si seulement je pouvais lui apprendre à écrire, à raconter ses sentiments à une feuille blanche muette, me disais-je. Mais il n'y avait entre nous deux qu'une table noire, qu'une culture détestable m'avouais-je sans la connaître. S'il me l'interdisait pourquoi? Était-elle si meurtrière que cela? Ce n'était sûrement pas elle, la cause de tout notre mal, la cause d'une guerre, qui, quand on n'en parlait pas, restait dans nos esprits.

Il n'y avait qu'un pas à franchir pour lui enseigner tout mon savoir, toutes mes espérances, et tous mes désespoirs. Mais ce pas restait infranchissable, on ne pouvait oublier nos gorges serrées et nos larmes de souffrance à l'annonce du décès d'un ami, car qu'était-ce ce barrage entre nous si ce n'est le souvenir d'un proche perdu? Il m'aurait juste fallu savoir parler allemand pour lui demander de m'expliquer son mal. Mais toute parole, tout langage évolué restait pourtant prohibé.

Il n'avait point tort d'un côté, la langue était ouverture sur le danger. Sans mots, rien ne nous dérangeait, et si les gouverneurs ne savaient plus parler, il n'y aurait plus de dictateurs. Ainsi toute communication se pouvait source de Mal, d'horreur, ouverture sur l'anarchie; on avait nos idées, il fallait les faire partager, on voulait être le meilleur, et on avait raison lorsque l'on avait tort.

Ce mal, qui le rongait, devint alors ma seule obsession, je ne rêvais que de l'abolir, que de le voir enfin décédé. C'est alors un jour pendant lequel une idée m'effleura l'esprit. J'aurais peut-être plus facile de reprendre mon chemin et un jour de revenir lorsqu'enfin j'aurais trouvé réponse. J'apprendrais de par les chemins cette langue ici interdite, puis, quand je reviendrais, je saurais lui parler...Mais quelque chose manquait à mon raisonnement, je ne pouvais le lui annoncer, faute de moyen et de volonté. Que faire alors pour percer son secret?

Certes je me l'avouais, la communication se pouvait destructrice, mais dans notre cas, quel délire lui dictait cela? C'était me paraissait-il, la seule solution. Partir n'était pas toujours si lâche qu'il n'y pût paraître. Cela demandait du courage... Mais comment, oui, comment partir, moi qui m'étais enfin libérée de cet instinct de vagabondage? Bohème sur les routes, bohème sur les chemins empruntés... Saurais-je rebâtir un certain temps ma vie sans lui? J'avais jusque là tant voyagé, quelle inquiétude retardait donc aujourd'hui ma décision? Si ce n'est de son souvenir, de quoi avais-je donc peur? Je ne cessais de me poser des questions insensées, pourquoi?

Pourquoi, toujours pourquoi... Je n'étais là qu'enfant sans parents et j'avais besoin de réponses, mais mon père, oui mon père qui n'était pas mon père, ne cessait de rester muet.

Et si je partais, oui, si je reprenais ma route ne serait-ce qu'une année ou deux, comment m'y prendrais-je pour apprendre la langue? Et retrouverais-je ne serait-ce qu'un blockhaus pour m'abriter de la neige? Ne me perdrais-je en France ou ailleurs? Si j'avais un but bien précis, ne serait-ce que Paris, comment y arriverais-je, puis si jamais je parlais allemand aurais-je vraiment envie de m'en retourner ici, ou si je le souhaitais, reconnaitrais-je le chemin?

MOI, orpheline...

Chapitre 8.

Un vendredi matin, alors qu'il était en ville, je préparais mon sac. En lisant ces temps-ci de vieux journaux laissés au fond d'une caisse en bois dans le grenier, j'avais appris quelques mots, je griffonnais donc sur un bout de papier: "Weg. Ein Tag, wieder kommen. Ich liebe dich."

Je laissais alors tomber une larme dessus, et m'enfuyais... C'est ainsi que de nouveau je me retrouvais sur les routes.

L'hiver, déjà, tirait à sa fin. Je n'avais pu me résoudre à le quitter avant, et ce n'étaient donc que journées de grisailles qui m'attendaient... Ma vie fut en conséquence très désolée, monotone. Elle se restreint d'abord à la satisfaction de besoins primaires au quotidien... J'essayais de rejoindre la France, et eus même l'idée une journée de rentrer au château. Mais je ne traversais jamais que minimes bourgades de montagnes, et n'ayant ni boussole, ni carte, je ne pouvais, seule, garder en moi l'ultime espoir de retrouver mon chemin. Car il me fallait faire vite pour apprendre cette langue.

Pourtant, les jours s'allongeaient, et de plus en plus, la chaleur montait. Cela faisait maintenant un an que j'avais fait la connaissance de ce grand allemand sans nom ni prénom, avec qui j'avais vécu quelques temps. Et les heures s'écoulaient, à errer sur les routes de montagnes, à prendre le vent comme il venait. Et les secondes s'écoulaient, pendant lesquelles je ne savais plus que faire. Des mois et mois, me semblait-il, se sont perdus dans le brouillard matinal, des semaines de transpiration, à marcher au son des cloches des vaches. Mais rien ne se déroulait comme je ne l'avais prévu. Il n'y avait pas une tempête, il n'y avait personne.

Faut-il préciser que j'avais découvert dans quel pays je me situais? Non loin des frontières de l'Allemagne, la Suisse, hôtesse de mon âme... C'étaient alors les Alpes que je traversais, les hauts plateaux de montagne, les ruisseaux et les sources de grands fleuves... Je ne connaissais que les grands sapins, qui donc me firent longuement réfléchir, les hauts sommets, la grandeur de la nature.

La pensée fleurissait alors dans mon esprit, que si j'espérais un jour parvenir à retrouver cet homme cher à mon cœur, il me faudrait laisser avant tout le temps s'écouler sans le ralentir, sans mettre un frein à la voiture qui fonçait, car le destin ferait le reste, il était forcé qu'un jour nos routes en viennent à se croiser dans ce monde si petit. Laisser le temps rouler à sa vitesse, les minutes courir comme elles le souhaitaient. Laisser le vent tourbillonnant les kidnapper. Quoique je fasse me disais-je, un jour viendra l'instant même de se presser, et l'aurore vient aujourd'hui encore trop tard pour qu'il me faille m'inquiéter.

Plus le printemps réchauffait mon corps, plus alors revenait l'insouciance de l'été précédent, passé dans la prairie à écrire mémoires brûlées, mais encreées dans ma tête pour l'éternité me disais-je. Au pas de course revinrent les chaudes journées de juillet, faisant étinceler notre étoile... J'errais de cols en cols, de seuils en seuils, je m'éprenais de la vie, tandis que celle-ci s'éloignait de mon âme, j'allais, dis-je, parcourant les sentiers de la nature, ne cherchant plus à retrouver mon ancienne demeure.

Ephémères senteurs aux saveurs insipides qu'inspire au monde l'être humain démenti! Odieuses idoles que ces roses rouges, au las pétale d'Argentine! Ingrate platitude qui arbore ces montagnes d'antan... Au jour éternel qui m'eut pris dans ses bras!

J'entamais à cette époque une longue épopée. Au seuil de tout soleil, je rencontrais Elysée, si merveilleuse au sourire lamenté, qui pleurait ses conquêtes égarées. Je me liais rapidement avec elle, sauvage vagabonde française comme moi, d'une amitié insensée, magique, qui nous ramenait ensemble, sur les vagues chemins de France... Sa personne, ni plus petite, ni plus grande que moi, était douée d'une énorme faculté de générosité. La vertu ne la méconnaissait point, et sa faiblesse eût certes pu se loger en sa timidité et sa sensibilité. Tout comme moi, elle avait un jour dû fuir, mais elle n'était pas orpheline, elle n'avait pas perdu d'être cher pendant la guerre, comme ma mère, cette Défunte Ensoleillée de tout l'Amour que je lui vouais.

En deux mots, je pouvais définir Elysée telle princesse dorée. Pour moi, elle valait tout l'or du monde, elle était l'image dont j'aurais voulu me faire de mon ego. Elle était moi-même sans défauts, elle était la banane au chocolat que j'aurais voulu pouvoir m'offrir, mais qui me creusait l'estomac. Pourquoi donc avait-elle fui? Etait-elle seulement affectée d'une maladie contagieuse, d'une mélancolie désespérée? Qu'eussé-je pu faire, pour retenir ses larmes, ou les sécher du moins? Elle eût pu tout me confier, mais de sa maladie, de ses maux fulgurants, pourquoi ne m'en toucha-elle point mot?

MOI, orpheline...

Chapitre 9.

J'avançais à cette époque, solitaire, solidaire au temps inlassable. Il ne surprendrait personne, si je dis que de mes onze ans, sur les routes, il m'était impossible d'éprouver quelque impureté... Au cristal de la pluie qui me noie dans ses prières malsaines!

Avec Elysée, j'avais cependant retrouvé ma force, et aux cotés de mon amie, de par une symbiose mouvementée, j'acquis les dures valeurs de la vie. Même si cette route-là, depuis l'abandon de mon père, demeura sur l'axe du temps éphémère, j'eus tout de même le temps d'apprendre en quelques semaines encore le respect de l'homme, l'amour des bois, des animaux l'amitié, dès qu'assez courageuse pour les affronter de nouveau, ils ne m'eurent plus fuie.

En outre, Elysée parlait allemand, ce qui me réjouit dès sa rencontre: elle m'apprit, durant notre Iliade, la langue, et bientôt, je sus le minimum... Mais un problème subsista encore longtemps, non seulement j'étais incapable de retrouver le chalet, mais je ne savais point m'exprimer comme en français, et tous les sujets que je désirais aborder à l'oral avec cet inconnu - dont pourtant j'avais fait connaissance il y a plus d'un an - m'étaient inaccessibles... Je restais donc avec Elysée, résignée à vivre le plus tôt possible normalement et à étudier assidûment cette langue. Pourtant, au fond de moi subsistait l'amertume de ne jamais pouvoir retrouver les chaudes matinées d'un mois de juillet merveilleux au chalet... C'était plus qu'une vie "rationnelle" que je désirais, c'était aussi l'espoir éventuel de pouvoir me la rebâtir entre le but mon existence, cet homme inconnu que je dénommais "Papa", et ma meilleure amie, Elysée. Mais passait avant tout cette langue que je voulais dominer, anarchiquement, et cette nostalgie, d'être enfin parvenue, à tuer la crainte du temps qui s'écoule patiemment.

Enfin... quelle belle histoire d'amour pourrais-je citer, qui nous liait moi et Elysée? Quel roman autobiographique m'était décerné au prix de tout ce cheminement solitaire?...

Après bien des jours et des jours de marches et de vagabondages dans les hautes herbes, nous arrivâmes tout de même à une quelconque commune. Au loin déjà, brillaient les lumières d'une église. Main dans la main nous nous approchâmes donc et, avec la prudence du loup mais néanmoins la ruse du renard, nous pénétrâmes ce monde inconnu.

Devant nous s'élevait une longue bâtisse aux murs bétonnés. Du métal grisé obstruait des grilles délivrant quelque atterrissage sur une planète démodée. Malgré cela des vitraux aux multiples couleurs - que l'on regardait de part et d'autre le monument principal - incitaient nos pensées délicates à se retourner sur les vieillesses d'une histoire arriérée.

Nous voyions, de-ci, de-là ces maisons impériales de plus petites. Déshonorées par la vie, elles s'aménageaient de minimes places dans notre société. Nous continuâmes tout de même notre route, ouvrant grands nos yeux à une nouvelle culture. Cela faisait tant de siècles que l'on avait quitté ce pays...

De ces yeux bleus, particulièrement, Elysée était épanouie devant la grandeur du site. Je me rappelle si bien cette journée fantastique. Aucune fois auparavant, nous n'avions vu d'endroits plus magiques que celui sur lequel nous nous épanchions...

MOI, orpheline...

Seconde partie.

“L’ennui, pour l’amnésie, c’est la pire des solitudes (...) mais je ne suis pas seule.”

Chapitre 1.

Nous avançons dans la ville et cherchions de la nourriture. En proie à divers dangers, nous entrâmes dans une boulangerie. Il était tard et la boulangère fut surprise de nous entrevoir au magasin. En effet, neuf heures sonnaient, l’obscurité gagnait les rues, et, si la porte nous avait été laissée ouverte, c’est que la famille recevait des amis pour manger. Nous eûmes donc de la chance. Mais sitôt à l’intérieur, sitôt la porte d’entrée passée, sitôt le mur du froid franchi, face à cette boulangère, nous apparûmes si petites... Et ces questions qui de toutes parts affluaient... Elysée était encore plus jeune que moi, elle n’avait, à mon souvenir, que dix ans, alors...

Que Dieu veuille bien, un jour, nous pardonner cette erreur! L’erreur d’avoir un jour, tenues par la faim, franchi cette porte d’entrée comme dans un conte de fée. Non, nous nous étions trompées, derrière ne résidaient pas tous les héros que nous nous étions imaginées, tout cet autre monde de douceurs et de rêveries magiques, en lequel, nous avions voulu croire un instant.

Elle nous demanda d’abord notre âge, notre nom ainsi que l’adresse de nos parents... Ce à quoi nous répondîmes d’un silence muet: stupéfaites, de tous ces fragments de phrases qui atteignirent nos tympanes, nous ne formâmes qu’un: “Pourquoi?”... C’est ainsi que nous fîmes connaissance, par la ruse, la méfiance, mais aussi par le réconfort...

Cette femme aux cheveux roux et aux yeux bleus, me paraît-il, cette femme qui, sous son mètre soixante, cachait ses intentions voulut appeler la police. Heureusement, elle remit cette tâche au lendemain. Aujourd’hui que cette époque est révolue, je me demande si je craignais beaucoup des autorités avec Elysée. Mais non, je crois. Personne n’eût pu me reconnaître; ma mère était en terre, mon vrai père, je ne l’avais pas revu depuis les obsèques de cette dernière, ma famille adoptive habitait trop loin d’ici, tandis que “Papa” ne sortait jamais et qu’il était bien au chaud, dans son chalet, en Suisse... En fait, seule Elysée eût pu être ramenée chez elle. Son père était à Nice, sa mère à Paris, et c’est peut-être ce divorce qui l’avait contrainte à partir - je ne l’apprenis que bien plus tard. Aurait-elle éprouvé quelque honte envers cette situation? Voulait-elle rejoindre son père? (...) Je ne sais point. On ne parlait jamais ni du passé, ni du futur.

Le passé, c’était la guerre, l’occupation allemande, le passé, c’était le sang, le feu, les rafles de la police; mais ce passé, c’était également ces mains, ces yeux desquels j’eus pu voir Maman... Le futur, c’était incompréhensible, on parle souvent de l’avenir comme de l’inconnu. L’astrologie et les prédictions, c’était maudit. En conclusion, le passé, c’était l’infini, si bien qu’on n’eût jamais pu le relater, alors que le futur, c’était le néant, si bien qu’il n’y avait jamais rien à relater.

Comme nous étions fatiguées et malpropres, Gérard, le boulanger, après un repas sommaire, mais avant que n’arrivent les invités, nous proposa une douche puis une chambre d’amis. Depuis combien de temps n’avais-je pas dormi dans un lit, ne m’étais-je pas lavée?

Nous montâmes à la salle de bain, puis visitâmes la chambre avant de nous coucher. Bientôt, la douce caresse d’un savon mielleux m’endormit.

J’étais assise avec Toi, Elysée, dans un rêve sans fin, là où les portes du destin mènent les enfants vers un monde meilleur. Au bord du ruisseau, il y avait des roseaux, et le chêne - le chêne effondré de La Fontaine - ridiculisé, osait m’épier. Peut-être me demandait-il par là de l’aide, mais aucun son n’émergeait de sa bouche. Était-il possible qu’il appartînt déjà au royaume de Dieu? Le vent, l’aquilon qui soufflait, insatisfait des malheurs précédents, effeuillait maintenant les confrères du chêne. Leurs feuilles de verre s’envolaient dans les airs comme l’aigle royal vers une nouvelle contrée. Elles étaient transparentes et je pus y voir mille et une tendresses, malgré la violence qui y régnait.

Sur l’eau, claire et limpide, à l’endroit où le ruisseau prend sa source, il n’y a pas de poissons, mais je n’étais pas à sa source, et, quoique j’eusse pieds la profondeur laissait apparaître rougets et gardons, truites et goujons. J’aurais pu aller pêcher, tant mon imagination était grande, mais non, hélas, dans mon rêve aux frontières si serrées, dans les limites potentielles de mon inconscience, je me hasardais contrainte vers un portail grand ouvert sur le cauchemar.

Alors que j’avançais dans la nuit noire, entre les ombres de revenants inconnus, entre les bruits de leurs

MOI, orpheline...

chaînes et leurs claquements de dents, entre leurs voix qui résonnaient et la-mienne, qui appelait au secours, j'étais horrifiée. Le chêne était-il été comme moi, pris entre deux mondes, la vie et la mort, le réel et l'imaginaire?

Je vis un cimetière, et, sans même y avancer m'y perdis. Il s'étendait sur des kilomètres à la ronde: un paysage qui n'en finissait pas... Une vipère s'approcha, mais je n'eus pas l'œil assez invincible pour la déceler. C'est ainsi qu'elle s'enroula à mes pieds, les escaladant comme un tronc d'arbre mort.

Quelques fois encore, quand j'y repense, je me demande si le chêne s'est relevé, moi-même en eus la force, alors? Un dixième de seconde s'était écoulé, lorsque je me réveillai. La nuit intense, les ténèbres et le noir de cette chambre ne s'étaient pas évadés. Il existait encore cette atmosphère de mort, bien qu'à mes yeux, le cimetière et la vipère n'étaient plus.

Comme j'étais en sueur et craintive d'une rechute, j'allai voir Elysée. Ensemble, nous nous rendîmes compte apaisées que l'amitié qui nous liait, nous avait, comme il n'est possible que dans les rêves, fait rêver d'un même sort.

Nous passâmes donc là une nuit mouvementée, et, au petit matin, réveillées dans le même lit par les cloches de l'église, nous descendîmes au magasin. Les couloirs étaient sombres et je ne trouvais pas l'interrupteur; le cauchemar revenait dans toute son ampleur.

Prise à l'improviste par les ténèbres, j'entendis un bruit, un pas clapotant, peut être celui d'un revenant boitant, sa cane à la main.

En moins de deux secondes, je dévalai les escaliers. Mais que cherchais-je à éviter?... Je tombai, pareille à Elysée.

Chapitre 2.

La salle dans laquelle nous nous réveillâmes était blanche, quelques enfants pleuraient et un médecin, en blouse blanche aussi, masqué comme s'il voulait se protéger de quelque abstraction terrestre, arriva:

- Alors, qu'est-il donc arrivé à nos deux petites fugitives? Quel monstre vous a ravies? Quels fantômes, quels vampires vous ont saignées?

- La mort, la mort et le cimetière, les tombes et la vipère..., avoua Elysée, d'une voix criante. Moi, je ne comprenais pas, je ne me rappelais que d'une chose, d'un bruit allongé séditieux, qui ressemblait peut-être au sifflement, à l'appel indu d'une bête blessée.

Enfin, je ne sais plus l'heure qu'il était, mais on vint m'apporter à manger. On me fit examiner, un médecin m'ausculta, et, après quelques tests on me déclara *amnésique*. A cette époque, ce mot déclencha chez moi quelque hystérie, il avait un sens grotesque, il n'avait pas de sens, mais rapportait tant de choses, d'action concrètes, de rires abstraits. Ce rien, car il n'était rien, a pris tous les sens qu'il aurait pu prendre au cours de ma vie.

Convenu d'abord, par moi et quelques camarades de l'orphelinat auquel je fus confiée, comme une maladie génétique; il fut déclaré plus tard d'intérêt scientifique. Après tout s'il nous était interdit d'en connaître la signification, c'est bien qu'elle dût être tenue à l'écart du bouche à bouche. En effet, nous nous rapportions tout, et chaque secret magique, comme la venue d'un anniversaire ou de la Noël, perdait rapidement de sa valeur. Enfin, la science était pour nous comme l'Amérique pour Christophe Colomb... C'est à dire inéluctablement rejetée, interdite. Elle déliait de nombreuses questions et s'enivrait de raisonnements peu conventionnels, la convention étant pour nous, le bonheur et la vie. Nous criions les théorèmes mathématiques à qui voulait les entendre, malgré qu'aucun de nous ne les retenait facilement.

Notre seul plaisir résidait en les sorties du dimanche après-midi, les promenades, et l'arrivée de nouveaux orphelins, ou d'autres enfants considérés comme tels. Nous leur faisons entendre maintes et maintes anecdotes terribles, et ces derniers fuyaient bientôt, rattrapés par la police.

Je me rappelle cependant d'un certain Thomas. Ce fut bien le seul, le téméraire et le vaillant qui brava nos péripéties irréelles et invraisemblables, d'un pas décidé. D'une voix imposante, il nous raconta comment il avait été renvoyé de son ancien orphelinat. Sa directrice, paraît-il, exaspérée par son cas, lui permit - permettre, chose du monde des grands, pour nous, enfants - de plier bagages. Et la voiture bleue d'une infirmière était venue le chercher. Cette histoire était donc pour nous tous l'objet d'un culte rituel, pendant les récréations. Nos oreilles ne nous avaient pas trompés, il ne nous avait pas menti, et l'impossible, le souhait de tous, ici, il l'avait réalisé. Nous l'admirions comme un Dieu, car c'était lui, notre Dieu, le centre de nos inspirations.

MOI, orpheline...

Et c'est ainsi que nous en devînmes rapidement dépendants. Nous ne souciâmes plus de connaître l'origine de ses prouesses, mais l'écouions patiemment, attentifs, à chaque promenade. Il se lassa malheureusement vite de ses minables exploits et voulut en procréer d'autres. Naissait un mégalomane...

Bien des années plus tard, nous ne reconnaissons guère le nouveau venu, le "Thomas" d'avant. C'était un menteur passionné, un conteur atteint de mégalomanie qui cachait sous ses exploits tant de déceptions... Ce n'était plus qu'une vulgaire peinture qu'on nous enleva, lorsqu'il fut adopté. D'ailleurs à mes souvenirs, bien peu de temps après notre séparation, nous reçûmes un avis de décès, "Le suicide du malheureux", dit-on.

Je sortis de l'hôpital sous peu. Seul mon état psychologique semblait avoir souffert. En effet, de cette chute insensée, je n'avais point de handicap physique si ce ne sont quelques égratignures. Etant donc restée une dizaine de jours entre quatre murs blanchis de pureté, m'étant reposée sereinement, dans la plus calme des monotonies de certains jours printaniers, je dus m'en aller. Mais dans ce départ, aucune trace de malheur, juste une sensation de renaissance, de bien-être patient, juste peut-être l'idée du temps, que l'on voudrait pétrifier.

Dehors, un jardin de verdure, une pelouse étendue, une convalescence déçue. Je n'avais pas faim je me rappelle, j'étais noyée dans de profondes pensées. Je réfléchissais au fond de moi-même, et me demandais ainsi, assise de nombreuses heures sur le recoin de cette fenêtre: "Pourquoi les oiseaux volent-ils? Pourquoi dans la nuit, les fleurs aux pétales apeurés se replient-elles? Pourquoi l'homme existe t-il?...". Mais ces questions à n'en plus finir, ces réflexions découragées par les infirmiers, et tout ce monde qui m'échappait, tous ces enfants, là, qui..., tous ces malades qui..., tous ces médecins qui..., qui tous riaient, qui tous montraient leur insouciance; tous ces gens, toute cette société indifférente, toutes ces âmes m'engourdissaient l'esprit.

Alors je m'en retournais encore à la nature et à la pureté, aux couleurs vivantes du soleil jaune brillant, de la terre rouge brûlante. A toute image bleue, à tout cheval isabelle, à tout berger allemand, jaune, beige et noir, je faisais affluer mes réflexions. J'étais encore, disait-on, sous le choc, et l'on hésita à me confier à un établissement spécialisé. Heureusement, personne ici ne me connaissait, personne pour dire: "Cette petite-là, c'est une fugitive!". Alors je fus confiée à l'orphelinat, en tant qu'orpheline.

C'est bien ma maison ici, c'est la maison des enfants qui n'ont plus de parents, qui ne connaissent pas d'adulte. Certains ici, ont connu de leurs aïeux, mais ces derniers sont enterrés, portés disparus, ou bien inaptes à s'occuper de leur progéniture... Ici, ils vivent comme tous, ils se lèvent le matin, se couchent le soir, ont cours la journée, et sortent le dimanche. Ici, c'est la vie qui domine sur la mort, l'ancienneté, sur la nouveauté.

Je rencontrai d'abord plusieurs personnes, des éducateurs, des professeurs, des infirmiers et des moniteurs. Quelques enfants me furent ensuite rapidement présentés, ce après quoi il me fut décerné un numéro de pension, un lit, et une table de chevet personnelle. C'étaient là tous mes biens, je ne possédais ni de vêtements, ni de jeux, ni d'argent, ni même plus d'amis. Mes souvenirs étaient minimes et je n'eus plus désormais de nouvelles d'Elysée, dans mon esprit, juste ma voisine de lit, à l'hôpital... Chaque morceau de vie débutait une nouvelle histoire, la précédente, demeurant dans le noir.

Chapitre 3.

Enfin, un après-midi, onze jours maintenant après ma chute, je me trouvais dans une chambre sale. Je trépassais donc d'impatience à l'idée de connaître d'autres enfants de mon âge. J'attendais la fin des classes dans cette pièce pitoyable. Les lits grognaient, les armoires gémissaient. Je croyais, avant de découvrir cette misère que la vie serait maintenant belle, silencieuse. Mais non, dans ce trou pourri, où crient les termites, où rugissent quelques vieilles peluches, détériorées par le temps, dans cette grotte, près de l'ours brun qui m'effraie, j'avais peur. La porte pleurait longuement, les murs hurlaient. Ce capharnaüm de matérialité, laissait place, peu à peu, à un capharnaüm spirituel...

Cette fenêtre close, je me rappelle, était notre seule ouverture sur le monde extérieur. Il nous était permis d'accueillir des amis, d'observer les journalistes courir les rues aussi, mais jamais n'avions nous le droit de nous y attarder. Nous n'étions pas nées pour ce monde. D'ailleurs, nous ne l'apprîmes que plus tard, il n'était que d'improbabilité, de moyennes et de pourcentages de toxicomanie... Bref, de ce lieu surélevé, dans une ville inconnue, j'observais la vie.

Par moment passait une voiture, par instants sentais-je l'air frais m'effleurer la joue - la fenêtre était fendue. Cette chaleur me remplissait de bien être, et tout ce qu'avant j'eusse pu critiquer de morbide, de vicieux, n'en

MOI, orpheline...

demeurait que charmant. Une vieille bâtisse devant mon regard, château hanté aujourd'hui, eût pu être hier lieu de recueillement d'une quelconque secte. Noircie de gaz carbonisés, imposante et pétrifiée par le progrès qui avance, elle reculait. L'aurais-je? Étais-je à ce point répugnante ou bien ce recul constituait-il une invitation, une idée d'évasion?

Lorsque j'entendis des bruits de pas dans le couloir, je me détournais de ce paysage. Refermant le rideau je vis une ombre indistincte s'approcher. Contrairement à mes idées, une voix m'ordonna:

"Peux-tu ouvrir ces rideaux? A cette époque, l'électricité n'est pas toujours installée..."

Tandis que je m'exécutais, l'ombre se rapprochait de moi. Alors, soudain, dans le jour clairvoyant, je vis pour la première fois, ces yeux bleus brillants... Elle était vêtue d'une blouse bleue marine, d'un chemisier blanc et de collants usés. Sa jupe descendait aux genoux. C'était, m'apprit-elle, la tenue réglementaire en cours. Et puis, les cheveux attachés dans le dos, cette nouvelle blonde me sourit. Son visage était angevin, son sourire était affectueux et malicieux, de petites fossettes se manifestèrent. Elle tenait son cartable des deux mains devant elle, de façon assurée et élégante. Ses mains étaient de cette même blancheur rosée qui contrastait et avec ses yeux, et avec son habit.

Elle avait le teint frais, palpitant, paraissait en conséquence vive et joyeuse... Elle me dit "Bienvenue", et me tendit la main:

- Comment t'appelles-tu, me demanda t-elle, c'est Toi, la nouvelle?

- Oui. Et je me nomme...euh..., je ne sais plus. Après tout, tu peux m'appeler comme tu veux. Cela n'a aucune importance. Il existe des gens qui me disent *amnésique*, c'est sûrement mon prénom; je ne me rappelle plus rien, depuis la chute...

Je parlais et me présentais à cette blonde tout en la dévisageant. Il ne me serait permis d'oublier aucun détail. Je devais la connaître par cœur, de ses moindres réactions à ses pires colères, pour la suite des choses, pour la réussite de mon plan d'évasion. Les éducateurs? Qu'ils n'allassent tout de même pas croire que je souhaitasse rester ici, prisonnière de mes habitudes!... C'est ainsi que je parlais, pensive, évasive, observant Amanda...

Elle venait de s'imposer seule, ce qui me prouvait sa ténacité. Forte, il coulait dans ses veines, le sang du lion, et elle s'abreuvait à la puissance du vent. Elle resta quelques instants très attentive à mes paroles. L'écoute d'autrui est une qualité que j'aime et que j'approuve, chez les autres. D'ailleurs, pensais-je, elle ferait sûrement partie de cette catégorie de gens plus tard, que l'on appelle les psychologues et les sociologues. Une seule chose en fait me déplut tout de suite chez elle: son silence; certes j'aimais qu'on m'écoutât, mais j'adorais également que l'on m'adressât la parole. Quoi qu'il en fût, je reconnus chez elle, sous toutes ses faces la volonté de Dieu le Père, et la féminité, la sagesse même de la vierge Marie. "Ce sera une bonne amie.", m'avouai-je.

Ensuite, quand soudain elle prit la parole, ce ne fut point pour se présenter, ce à quoi je m'attendais, mais pour me décrire la vie ici, les paysages avoisinants. Elle possédait un véritable talent de conteuse et chaque endroit décrit dépassait les limites de la beauté réelle. Il existait des arbres, des fleurs miraculeux dans ces montagnes. La verdure se trouvait parsemée de rivières, de ruisseaux, de torrents, chacun enjambé par un petit pont de bois. Mais j'avais l'impression malheureuse, qu'Amanda ne connaissait pas la vie d'aujourd'hui, la vie dans les rues. Elle ne me décrit jamais que petits coins de terre perdus et magiques. Moi non plus je ne la connaissais pas, cette existence-là; pourtant, à chaque promenade, j'éprouvais quelque malaise à la vue de ces répugnants *clochards*. Peut-être avais-je été dans une vie antérieure nomade, vagabonde, sur les chemins de la vie. Ce n'était guère un souvenir, car ils étaient inexistantes pour moi, mais plutôt je pense, l'impression d'avoir retrouvé quelque chose de mes racines. Je m'élevais dans la vie, il faut le dire, fragile et ne reposant sur aucun front de terre. J'étais née de l'au-delà.

Amanda continuait ainsi son récit, agrémenté de quelques anecdotes et, quand les autres vinrent nous retrouver, ce fut difficile d'assumer les présentations. Alexis, Henri, Xavier, Marie, Isabelle...Tous ces prénoms se mélangeaient dans ma tête, formant une ronde, et zigzaguant au rythme démentiel du déploiement de voix de ce groupe d'amis.

En outre, tous maintenant s'étaient mis à me conter diverses histoires. J'aurais voulu en connaître également et pouvoir les leur raconter, mais je n'étais plus qu'une sorte de nouveau-né, à la maternité, qui appelle sa mère, devant l'inconnu.

MOI, orpheline...

Chapitre 4.

“Un bel hiver se dessine sous nos yeux, le sentiment est maître et surplombe la neige. C’est une cité blanche qui m’accueille sous un jour nouveau. Que de silence en ces moments intimes, gravés dans mon cœur! Que d’amour envers cette nature trépidante d’amitié! Que je l’aime, que cette sensation infinie se révèle éternelle! Que de là-haut, du haut de la montagne, que je crie mon vœux le plus cher!”, écrivais-je sur un morceau de papier chiffonné, assise à mon pupitre, devant la fenêtre, toujours fendue.

Deux mois avaient su s’écouler passivement et calmement, certes je m’étais fait divers amis, mais Noël venait maintenant de passer et je n’avais eu ce dont je rêvais. Je n’avais eu l’opportunité de retrouver juste une miette du passé. Alors je désespérais et m’enivrais de délires...

“Ah, que de pensées, que de lettres envolées je t’ai envoyées! Mais la neige est impassible, belle, odieuse et perfide, qui m’empêche d’éprouver toute impuissance dévastatrice, face à cette satisfaction exagérée!

C’est la montée en grade des adjectifs qui s’achèvent, à leur avènement. Leurs ombres aux cieux, devant l’agonie de leurs clients! Quels noms pourrais-je vous citer, qui meurent abandonnés? Ils ne sont plus cultivés et s’évadent de ma pensée. Oh que de neige, que de montagnes! Quelle nature m’emprisonne? Quelle objection avez-vous à ce que je ne décrive plus mes sentiments?

Voyez-vous, ils sont secrets, et ne se prêtent qu’à moi, alors pourquoi les peindre de compléments insensés? Il n’y a qu’à dire que je vous aime, et vous un jour me direz que l’apparence donnée est fausse. L’injustice m’accable. Je suis seule dans cet orphelinat et ne puis crier à l’aide...”, continuais-je à griffonner, sur mon papier tâché.

Puis toujours dans mon délire, dans mon état comateux, je pris mon cahier d’exercice et y arrachai une feuille:

“A celui qui lira cela,
Peut-être m’auras-tu connus avec un passé,
Mais aujourd’hui, je n’ai plus que mon présent.
Et mon présent est prisonnier.
Le libérer.....
S’il te plaît.”

Alors que j’allais ouvrir le carreau pour laisser s’échapper ce message anonyme, l’éducateur arriva. Je me retournai donc, les mains derrière le dos. L’homme en face de moi s’accroupit. Il me dit qu’il fallait parler et me tendit la main. Nous allâmes sur un lit pour nous asseoir, et il fit semblant de ne pas voir l’enveloppe blanche que je tentais encore de dissimuler. Nous parlâmes alors d’adoption, et il me demanda ce que j’en pensais.

“Où que j’aille, je m’enfuirai, dis-je sûre de moi.

- Mais pourquoi donc, tu n’es pas heureuse, ici, avec tout le monde?

- Je ne les aime pas trop.

- Pourquoi? Tout le monde t’adore...

- Parce qu’on n’est pas pareils, fis-je entendre d’une toute petite voix.

- Et la guerre de mille neuf cent trente-neuf, sais-tu pourquoi elle a eu lieu?

- Non.

- Parce qu’un homme a pensé que les différences étaient très importantes.

- Mais je ne pense pas cela. On est trop différent, c’est tout. Moi je ne connais pas d’histoire à raconter. Je ne sais même pas quel est mon vrai nom. Je veux savoir.

- Tout?

- Tout...

- Alors avant que je ne te raconte tout, montre-moi ce que tu caches derrière ton dos.

- Non, c’est secret, tu n’as pas le droit de regarder, et je ne te la montrerai jamais, cette lettre car tu le diras à tout le monde.”

Il me promit donc en conséquence de ne la montrer à personne, ainsi que de n’en parler à personne, si lui seul était autorisé à voir. Mais je ne voulais pas lui céder...

“Il me l’a prise sans que j’y consente. C’est pour cela que je me suis enfuie de la chambre en courant”, pensais-je pleurant. Par le trou de la serrure, je l’espionnais. Il s’assit d’abord au pupitre avant de découvrir mon papier tâché. Au même moment arriva malheureusement la directrice, Madame Dubois, qui se trouva fâchée de me surprendre ainsi. Elle ouvrit la porte, me prit par la main et nous nous expliquâmes tous trois dans son bureau.

Je devais, par incidence de mon acte et de mes écrits, être punie sévèrement, clama t-elle. Mais tentant d’expliciter devant eux les maux qui me rongeaient et le cœur et le cerveau, j’avais la gorge serrée. Cependant

MOI, orpheline...

Madame Dubois lut à voix haute mon écrit, ce qui me mit encore plus mal à l'aise. Alors je fis encore ce que je n'aurais pas dû faire. J'ouvris la porte précipitamment, la claquai encore plus précipitamment, et dévalai les escaliers. La porte de la cour se trouva fermée. Je filai donc dans les couloirs jusqu'à la porte d'entrée pour m'éclipser dans la rue, courant toujours et toujours. Je dus courir une demi-heure au moins avant de tomber au sol. Pourtant, ils ne m'avaient pas suivie.

Chapitre 5.

Je n'avais plus de forces et restais allongée sur le sol, sans bouger. Il se passa cette nuit-là dans ma tête, bien que je n'eûs la chance de trouver refuge dans mes rêves, des choses étranges.

Mon corps était près d'un ramassis de poubelles dont les odeurs se confondirent aux bruits des voitures. Un son vague, difforme, se plut à parcourir mes tympans, une sorte de long murmure sans queue ni tête qui prenait dans le noir obscur du trottoir des formes bizarres. Des figures de géométrie, des cercles, des disques au périmètre mouvant se baladaient sous mes yeux. Une sorte de comédie pittoresque et farfelue, une espèce de défilé spectral se déroulait devant mon regard épouvanté. Mais surtout ces formes, ces formes qui revenaient à tout moment, de toutes les couleurs me hanter la vue. Et ce souffle qui m'assourdissait les oreilles, cet ouragan de désirs qui me subtilisait le corps, qui me kidnappait l'esprit, cet odieux vent, qui faisait de mon corps dans le tournoiement infernal des spirales un objet incongru en dérive, une autre spirale, parmi les spirales.

Et cet aquilon fantomatique, ce souffle désert, ne me laissa de répit, pas une seconde, de moi, étant déjà une soucoupe volante sourde et muette parmi les extraterrestres, il fit le sacrifice rituel des femmes de Satan; et même Dieu, ne vint pas me sauver de ces mains, qui riaient de mon état, dans la fumée incroyable des cigarettes interdites et dans l'odeur incessante de l'alcool omniprésent de cette poubelle à personnes, il ne vint pas me sauver de ces mains qui m'obligeaient à fumer et qui me contraignaient à boire.

Mais non seulement je buvais, je vomissais aussi, je vomissais tout ce que j'ingurgitais, dans une sorte de cérémonie épouvantable, où les hommes présents voulaient abuser de mon corps sans que j'en fusse vraiment consciente, ils me mirent dans un état proche des plus alcooliques qu'il ne pût exister, ils me mirent dans un état comateux, me tenant en l'air du bout des doigts, sans que je n'éprouvasse le vertige, car j'en riais. Oui, je m'étais prise au jeu, et j'avais zézayé au rythme de leurs voix, au rythme de leurs paroles qui me disaient mon désespoir passé.

J'étais dans une sorte de quiétude tourmentée, sous l'effet de toutes ces matières qu'on m'avait forcé à avaler au début, mais après lesquelles je courais maintenant, sans pouvoir m'en procurer seule car il me fallait payer. "De l'argent, de l'argent, de l'argent...", me répétaient-ils tous en cœur, chantant et dansant jusqu'à ce que l'aurore ne revînt...

Enfin, le matin arrivé, mon corps fut retrouvé ivre mort sur le bas coté d'un chemin de boue. Je ne me rappelais pas de toute la nuit, juste de cette sorte de cérémonie fanatique à laquelle j'avais participé involontairement... Je fus gardée sous observations à l'hôpital quelques semaines et je vis le psychologue régulièrement. Personne ne voulait croire en mon histoire, certains disaient que je m'étais droguée volontairement par désespoir, d'autres pensaient que j'avais voulu les provoquer. Loin de moi cette idée. Moi-même, je n'étais pas vraiment consciente de m'être droguée, d'avoir fumé ou bu. Les médecins ne voulaient pourtant absolument pas que je réintègre l'orphelinat. Tous le caractérisaient d'échec pour moi.

Il est bien vrai, d'ailleurs, que ce morceau de ma vie fut de loin un passage morne et triste. Mais il fut nécessairement un passage obligé. C'est pourquoi, ayant accepté plusieurs fois, au cours de deux longues années entre les séances chez le psychologue et l'hôpital, l'échec d'adoption, je retournais à l'aube de mes quatorze ans, dans ce foyer idéal...

Cette seconde tentative me parut un obstacle à mon épanouissement intellectuel. J'allais maintenant au collège et chaque matin je prenais le bus avec des amis. L'orphelinat en effet, ne possédait que des institutrices pour l'école primaire. L'établissement avait en deux ans profondément changé. La directrice avait pris sa retraite, et une nouvelle, plus jeune la remplaçait. Tout le monde ici l'aimait bien. Elle s'appelait Mademoiselle Caroline, et, mise au courant de mes déboires passés entre l'orphelinat, les autorités et mes séances maintenant habituelles chez le psychologue, elle m'accueillit fort gentiment. On m'apprit qu'Amanda avait été adoptée peu de temps après ma

MOI, orpheline...

fugue et que, dans sa nouvelle famille, elle se sentait très bien. Elle avait deux frères et une sœur, adoptés eux aussi, qui me rendirent bientôt visite grâce à Mademoiselle Caroline.

Mais toujours, l'orphelinat était contraintes et barreaux sur la vie extérieure. On n'y apprenait pas les statistiques, les pourcentages de toxicomanie, on n'y apprenait pas la réalité du monde. Y ai-je appris la débrouillardise? Ce sont mes fugues et ce "don" provenant de mon enfance oubliée et recherchée qui ne m'en ont point dépourvue. En fait, je décidai rapidement d'y observer tout de même une position stable quelques années, avant d'être en âge de pouvoir m'en aller sans fuir, comme j'en avais prise la mauvaise habitude. Je n'eus cette fois-ci aucun mal à m'intégrer totalement, peut-être parce que j'avais acquis en deux ans le minimum d'expérience sur la vie nécessaire à cette adaptation, et dont j'avais fort manqué auparavant à cause de ma récente amnésie.

Quoiqu'il en soit, mes conquêtes s'orientaient maintenant plus vers les garçons qu'auparavant, et si beaucoup n'étaient pas de fort grands adeptes de l'école, moi, si. Tout simplement parce que c'était le seul moment où l'on mélangeait les sexes, c'était le seul lieu où les éducateurs n'avaient pas droit à la parole, c'était en ces journées de cours, ma seule liberté mentale et matérielle.

On était environ cinq ou six de l'orphelinat, me rappelé-je, à prendre le bus chaque matin. Nous arrivions au collège à sept heures quarante-cinq, et avions alors un quart d'heure de liberté individuelle avant de rejoindre les salles de cours. Je m'entendais assez bien avec ma classe en général, même si certains élèves m'agaçaient continuellement. J'avais en fait beaucoup plus d'amis intimes ici qu'à l'orphelinat auparavant. En outre, j'y oubliais les problèmes basement quotidiens, et je ne me préoccupais plus ni du passé, ni du futur, je me réjouissais seulement des instants présents. Cependant, je ne m'attarderai pas longtemps sur ces banalités de la jeunesse, chacun a vécu ces moments insoucians de l'enfance.

Pourtant j'ai déprimé plusieurs fois ici. N'est-il pas vrai que l'attente engendre toujours la solitude? Or, j'attendais sans cesse un quelque chose qui me dise si mes parents étaient proches, un signe du destin qui puisse éclaircir mon regard profondément obscur, quand un camarade me demandait ce que faisaient mes parents, alors qu'il ne connaissait pas ma vie. J'attendais par conséquent une personne qui me conduise sur leurs traces. Je n'avais connu ni mon père, ni ma mère et me trouvais dans une phase expectative au cours de laquelle on me surprit assez souvent versant des larmes, ou consolant mon propre cœur.

Cependant, j'apprenais déjà inconsciemment l'allemand et ne me rendis compte que plus tard de la chance qui m'était offerte, pour étudier, d'emprunter les transports en commun...

Chapitre 6.

Quelques mois après Noël, nous attendions le bus du soir qui devait nous ramener à l'orphelinat. Une de mes amies, Nicole me fit alors la remarque qu'au lieu d'attendre sottement ce bus, nous ferions peut-être mieux de rentrer à pieds. Ce que nous mîmes à exécution aussitôt. Quoi de mieux alors, que de sillonner les rues sans but précis, vu que nous ne connaissions point la route à pied? En outre, il n'était pas tard, c'est pourquoi nous nous permîmes de flâner en chemin... Jusqu'au moment où, suivant des yeux une ombre assez large d'épaules et qui semblait présenter une carrure masculine, nous nous égarâmes à la poursuite d'un garçon.

Il était un peu plus grand que moi et tourna à l'angle de la première rue. Nous tournâmes alors toutes deux à l'angle de la première rue et continuâmes ainsi à l'épier. Afin qu'il ne nous aperçût point nous eûmes l'idée de nous cacher derrière chaque réverbère, mais trop excitées pour dissimuler notre enthousiasme, nous commençâmes également à rire. Nous ne nous souciâmes désormais plus de l'heure, ni de lui: à notre grande espérance, il nous avait vues.

Nous avions hâte de faire sa connaissance et Nicole était persuadée qu'il allait venir - au moins pour nous demander quel instinct nous poussait à le suivre...

Mais, non, il ne vint pas et enfin, la nuit tomba. Les ténèbres s'épaississaient, le brouillard ainsi que le froid descendaient. Nous le perdîmes rapidement du regard et, tout en le déplorant, nous nous égarâmes également. Dès cet instant, l'inquiétude, puis la peur, oui, la peur, nous emprisonnèrent. Nous pensions à des choses insensées et nous effrayions à chaque bruit. Cependant, malgré cette atmosphère morbide, nous continuâmes courageusement à avancer. La saison était froide, pendant la nuit, il gelait; nous luttions contre l'engourdissement. Je ne sais par contre pas si nous tournions en rond ou si c'était une illusion, mais il me sembla reconnaître plusieurs fois la même église.

MOI, orpheline...

L'heure tournait.

Quand nous renonçâmes enfin à marcher, nous fûmes prises d'un sommeil profond. Alors, quittant Nicole sur le bord de la route, je me dirigeais vers cette église... Il n'y avait autour de moi que des tombes. Partout, elles décoraient le sol. Des épitaphes y étaient gravées et une croix plantée dénoua tout d'abord ma curiosité mais ensuite mon inquiétude. J'avais ainsi dans le cimetière sombre, mélangeant tourmente et aveux effrayants... J'enjambais les fantômes de mon imagination, je respirais l'air des revenants. Parfois, il m'arrivait de me prendre les pieds dans du lierre descendant d'un chêne centenaire pour m'obstruer le chemin. De mes mains endolories, je tirais dessus jusqu'à l'arracher. Alors, dès que j'y parvenais, je reprenais ma course contre le squelette qui me suivait du regard.

Il se trouvait là, à ma droite, et que j'eusse pu ou non l'éviter, il me rattrapait. En outre, comme ma course m'amenait face à divers obstacles, plusieurs fois je tombais, chutant contre une pierre, m'affalant sur le sol, plusieurs fois je m'arrêtais, fatiguée et essoufflée. Savez-vous ce que l'on ressent, fuyant devant la mort, devant la peur, et surtout, devant son imagination? Je ne pouvais m'aguerrir devant un tel destin. Ce que tout à l'heure j'avais cru être une église, ne constituait ne réalité, qu'une croix gigantesque sur une butte de terre, une croix sale et noircie, à laquelle je m'adossais, dans le cimetière sombre et fantomatique, me recroquevillant dans mes genoux.

Je me demandais alors, m'abandonnant à mon propre sort ce que Nicole faisait. Pourquoi, refusant de l'écouter, étais-je venue ici? Que se passait-il de son côté? Moi, je sentais des frissons me parcourir l'échine. Il soufflait une brise perfide, qui me sifflait dans les oreilles, me refroidissait les mains, me caressait la chevelure. Elle paraissait me dire "Viens", sans m'attendre. Je restais néanmoins là et m'endormis bientôt. Mes rêves furent cauchemars, mes ambitions égorgées, car dans ce lieu, d'où je n'avais trouvé la sortie, il n'est que Mort.

Suicide ou assassinat? Dans mon délire, je craignais les deux. Je possédais dans mon sac d'école une paire de ciseaux, avec-laquelle j'eusse pu me couper les veines, et tant de criminels reposaient là, qu'ils eurent tous pu me harceler.

Mais non, ce n'était qu'un rêve et les vampires n'existaient pas, les fantômes étaient invisibles... Seul, le cimetière m'encerclait. "Avec toutes ces vies enterrées, avec toutes ces âmes envolées!", criais-je alors, m'arrachant les cordes vocales pour que tous entendent... mais dans quel tombeau, devrais-je un jour sommeiller? La foi n'était pas ma qualité première et bien que croyante, je n'eus pas la possibilité, au cours de ces années de faire valoir mon culte d'une façon ou d'une autre.

En outre je me répétais, à force de réflexions sur le problème, que le malheur existait. Mais comment se pouvait-il qu'un Dieu existât, sans qu'il n'eût encore fait cesser les injustices persistant à la surface d'une Terre de moins en moins pure, de plus en plus noire? Tant de doutes sur une existence immatérielle, m'en voulait-il? Qu'était-ce, en cette âme souveraine, qu'on pouvait de moins en moins discerner par les miracles produits? Un Dieu juvénile, incapable de combattre la terreur dans les pensées d'une enfant qui croyait avoir grandi, mais en fait qui se trouvait encore trop jeune pour cesser de confondre ses rêves et la réalité du monde, si peu entrevue?...

Bientôt se leva le soleil étincelant, mais tous autour de mon cœur sommeillèrent encore pour l'éternité. J'étais sûrement la seule qui maintenant se relevait.

Chapitre 7.

Le soleil était en son zénith et je crus bon aller retrouver Nicole sur le banc devant le cimetière, mais je ne l'y vis point. Alors je m'y assis moi-même. C'était un arrêt de bus et ce dernier arriva sous peu. Mon billet pris, je m'installai. Un garçon vint me parler à ce même moment, à ma grande surprise, sa silhouette ne m'était pas inconnue. J'avais l'impression de l'avoir déjà rencontré, mais où? Une idée me monta alors à la tête. Et si c'était l'ombre d'hier?

- Comment t'appelles-tu?, fit-il, voulant engager la conversation.
- Elysée.

Depuis ma première venue à l'orphelinat, les éducateurs m'avaient baptisée ainsi. Je n'aimais point ce nom, car au fond de moi, je ne sais quelle subtilité m'empêchait de me l'approprier...

-J'ai connu une Elysée il y a quelques années, reprit-il, stupéfait. C'était une fille surprenante, que j'aimais beaucoup, mais j'ai la nette impression que ce nom te profite bien plus qu'à elle. Il me semble qu'il a été conçu antérieurement pour ta silhouette, n'est-ce pas?

- Je suis amnésique.

MOI, orpheline...

- Désolé pour cet irrespect, alors, Mademoiselle! Vous me pardonnerez, j'espère?, répondit-il de cet air dérisoire que prennent souvent les garçons pour vous étonner. Était-ce alors une formule de politesse, ou une moquerie grotesque? Nul ne le sait.

- Je crois déjà t'avoir rencontré hier, n'était-ce pas toi avec une autre fille qui me poursuiviez?, questionna t-il. Je restais bouche-bée. Était-ce vraiment lui, l'ombre aux larges épaules? Je me retournai pour voir le paysage défiler.

- Où mène ce bus? Je n'ai pas l'habitude de le prendre.

- Alors, c'était bien toi, hier? Nous avons traversé une bonne partie de la ville et ce bus nous en éloigne encore plus.

- Où va t-il?

- En grande banlieue.

- Tu connais bien cet endroit?... Quel âge as-tu?...

- Et bien, oui, je connais parfaitement cet endroit, et j'ai seize ans pour vos renseignements, dit-il malicieusement, c'est un questionnaire? Je ne connais de toi que le nom, et déjà, tu m'assommes de questions!

Je riais, et me sentais bien avec lui, en sécurité...Mais déjà se terminait la matinée, et Geoffroy était venu me réconforter. Il travaillait dans une boulangerie de la banlieue Est, là où nous emmenait le bus. Alors que l'orphelinat tant recherché pendant la nuit se situait à l'ouest...

Geoffroy avait quitté le collège l'année précédente. Ah! J'appris bien des choses sur lui, avant que le bus ne nous déposât rue des Tilleuls! Je lui fis alors un signe d'au revoir, et, attendant qu'il s'éloignât un minimum, recommençais mon jeu d'espionnage. Quand il s'en aperçut, riant, il me demanda si je n'avais de langue que pour interroger les gens sur leur vie privée. Alors je dus lui expliquer, qu'égarée, il me fallait quelqu'un pour me guider. Et son sourire le trahit. Il me prit par la taille et me dit que ma route était la sienne.

Ce fut mon premier baiser. Ah! Que de souvenirs de cette journée harmonieuse!... Je n'avais pas connu ce lieu auparavant, mais il m'en restait quelque chose, comme si...

Enfin, je ne voulais pas croire que je fusse sur la route de mon passé sans Amanda, ma meilleure amie. De toute façon, me disais-je, cet endroit ne possédait pas de personnalité. Comme dans toutes les banlieues, il n'était que murs bétonnés, et métal grisé.

Dirigée par mon nouvel ami, j'entrais dans la boulangerie. L'homme qui nous accueillit me connaissait et me savait amnésique, il se disait néanmoins choqué de me retrouver sur son chemin après toutes ces années. Mais aussitôt, sans que je n'eusse pu réagir, Geoffroy dans le fournil, il alla chercher sa femme. Elle aussi à ma grande espérance me reconnut. Elle me dit changée, m'appelant Emilie, un nouveau prénom pour moi. Je répliquai donc:

- On m'appelle Elysée. Du moins, les éducateurs...

- Je leur avais pourtant bien précisé vos deux prénoms. Elysée n'était que votre amie. Vous, vous faisiez appelée Emilie, à l'époque.

Les événements me dépassaient, tellement grandioses ils furent pour moi ce jour-là, mais comme j'avais la terrible impression d'apprendre ma vie, je lui demandais de m'en dire plus... Elle fut bien aimable de me raconter la chute et le minimum qu'elle savait de mon existence. Mais je n'étais pas encore rassasiée de souvenirs et lui demandai donc ce qu'était devenue Elysée. Malheureusement, elle ne me rapporta rien de plus que ce qu'elle venait déjà de me conter... Enfin, ce fut tout de même une joie immense que de savoir mon attente corrompue à tout jamais. Je savais quelles démarches entreprendre afin de retrouver mon ancienne amie.

Cependant, comme le jour avançait, le patron demanda à Geoffroy de me raccompagner à l'orphelinat, mais nous primes cette fois-ci le métropolitain, plus rapide et plus direct. Au moment de la séparation, je lui sifflai à l'oreille un merci fulgurant et il m'embrassa. J'eus alors les yeux en larmes... L'au revoir, tant de gens le disent malheureux, moi, je trouve cet instant merveilleux. L'homme qui le murmure à sa femme lui affirme qu'il reviendra, par opposition à l'Adieu. C'est une sorte de promesse entre plusieurs personnes de même sang, de même rêve ou de même ambition...

MOI, orpheline...

REFLEXIONS

Il y a des jeux avec lesquels on ne joue pas. Des jeux bestiaux ou sentimentaux. C'est comme une trêve, au milieu de la vie, pendant laquelle on sourit.

On peut sourire de beaucoup de choses. La première est de l'humour. Mais quels humoristiques savent ressusciter une enfant atterrée? Il y a la découverte intérieure, une sorte de satisfaction à notre curiosité. L'aventure parmi les mers, dans les étoiles ou sur la lune. Il y a l'amitié, qui nous exténue de bonheur - Ah!, ces matins grandioses passés dans l'insouciance de l'avenir...

Une seule chose me fait sourire et mourir à la fois. Derrière l'en-tête d'un roman pornographique, je lis "L'Amour est Désinvolte". Savent-ils que le sentiment diffère de l'objectivité? Auriez-vous à cœur de passer avec votre amant la nuit de vos noces d'Or?

Il se trouve un monde qui n'est que choses oubliées, un second qui dessine notre avenir et un dernier - Ah, oui, le dernier! - qui demeure abandonné: craintes perverses, soupirs révoltants, adieux déchirant ma lettre froissée.

Des jeux... Quels jeux l'Amour n'atteint pas? N'est-il présent qu'au jour de sa découverte, et ne se montre-t-il pas sous le même jour chaque jour? J'ai pu le toucher, mais n'ai aimé aucun jeu. Seul le feu qui brûle me dicte ton amour: un dimanche, il faudra que tu viennes me rechercher car tu es mon âme sœur, et tu es mon passé.

Si la vie n'est pas facile, c'est qu'elle ouvre sur un monde intransigeant qui nous laisse indifférent face à chaque blessure, à chaque morsure. Il m'arrive de rêver d'un ours qui me poursuit dans la nuit. Ses dents sont celles d'un vampire, éclaboussées de sang et noircies de moisissure. Il m'aspire l'espérance et m'interdit à chaque jeu sordide, comme moi-même j'aspire à garder intacte ma confiance en moi et à évanouir ma force en de profonds désirs.

Vouloir est inconsciemment mon seul patrimoine, tel que l'explique si bien Honoré de Balzac dans "La peau de Chagrin". A la perte m'y conduira, au malheur m'y amènera chacune de mes réflexions superficielles et démagogiques. C'est une décision trop importante que d'abandonner ou de rechercher mes racines, aussi je souscris à la majeure partie de la société pour, plus tard, me destiner à l'archéologie ou à la conquête de mondes disparus. N'est-ce pas entendre et entendu?

Je vous siffle le choix de mon avenir. Jugez-vous ma vie trop irrationnelle pour l'apprendre ne me lisant, ou plutôt, m'édifieriez-vous une statue, à la reconnaissance du savoir et de l'importance qu'a su donner le peuple Gaulois à l'histoire de France? Question pertinente qui reste aujourd'hui sans réponse. Les repères de temps que possèdent l'être humain à la fin de sa vie ne satisfont pas à l'historique démentiel qu'elle a engendré...

Il suffit d'une seconde pour entrevoir la foudre, alors que deux mois, lentement passés dans le silence ne parviennent pas à faire succomber le tonnerre qui gronde. L'ouragan siffle et se solidifie de jour en jour dans un univers sombre. L'apparence est si calme. Qui se cache sous ce masque de beauté perfide? Ô, Cieus qui ne me dévoilez pas un dixième de seconde écoulee avec Elysée! Ô, éducateurs qui semblez me tenir prisonnière ici, alors que tant de découvertes si importantes pour moi ne se trouvent qu'à deux pas de là, et que je ne puis les atteindre!... Comment faire, que dire et que penser du secret révoltant, émanant de la chute, de l'hécatombe jadis?

Trop de choses, tant de choses inexprimables ou inexplicables, un recueil de fables dont chacune est parcourue de milliers de mots, des paroles insensées et des lettres indénombrables, savoir compter, savoir vivre?

Le savoir est peut-être une idéologie honorable et fantaisiste, mais en réalité, toute cohabitation ne mènerait-elle pas à l'anarchie? Sommes-nous avec lui vraiment intouchables, et à ses côtés, appartenons-nous vraiment à la haute société? Sil est honorable, il n'en reste pas moins incommode, dépassé, innommable et révoltant...

Acquittez en vous, demeurez sains de corps et d'esprit, sobres à la plus haute heure de la nuit, mais ne sombrez ni dans la peur de l'amour, ni dans l'envie.

Le savoir, base de la vie, repose sur la vie. Lui et l'intelligence, demeurée longtemps la plus grande qualité de l'être supérieur, se désintègrent maintenant. Certes étaient-ils posés sur la reproduction et l'existence, sûrement ont-ils profité aux scientifiques et aux archéologues, mais voyez un instant de quelle manière ils ont protégé notre Terre, laissant les êtres maléfiques proliférer!...

Qu'ont engendré ces réflexions imbéciles? Une part de racisme, une moitié de nationalisme, et beaucoup plus encore de sentiments corrompus. Ah, oui, le savoir! Qu'il est beau votre savoir, Honoré de Balzac! Raphaël de Valentin, dans "La Peau de Chagrin", mort de peur et de courage à la fois, tué par le savoir et sa médiocrité intérieure; oh, oui, qu'il a eu raison de s'endormir ainsi dans une paix proclamée et un amour admirable! Quel savoir

MOI, orpheline...

n'est pas néfaste à l'homme?

Sans réfléchir un instant serait-ce me jeter dans la gueule du loup et m'y laisser périr, que de m'enivrer pour Geoffroy et de courir sur ses traces? Seul peut-être le Pouvoir, finalement, pourrait m'aider et me conseiller dans mes décisions aujourd'hui, mais je me sens si désarmée face à ce choix capital... Vouloir induit espérances et désespérances. Savoir engendre fugues et déceptions. Cependant ne nions pas que Pouvoir puisse être néfaste dans le cas d'une dictature, par exemple.

Que devrais-je faire alors? Me clôturer de ma force, de mes rêves, ou me laisser dériver sur la route de mon passé? Il se peut démontrer un savoir néfaste, en peut-il exister une ombre bénéfique? Pourquoi m'édifier une solide histoire et m'y reconquérir des sommets conquis auparavant? Pourquoi délaisserais-je ma pénible gourmandise et mon odieux orgueil? Pourquoi et dans quelles conditions abandonnerais-je mon corps et mon esprit à l'absurdité d'une connaissance inutile? Parce que la vie n'est pas un contresens, et que peut-être, il ne tient qu'à moi de finir certaines tâches amorcées avant mais qui sont restées sous silence depuis cette chute... Et qui sait, Geoffroy pourrait peut-être me les dicter, ces tâches amorcées?

Et si seul le pouvoir m'encerclait, que ferais-je?...

La force de mon pays est la politique, la force de mes mains l'écriture aujourd'hui, étant encore hier inexistante. Sans doute avais-je été jusque là trop impuissante, pour me mêler à des histoires d'élections, ou plutôt de statut. Le mien était, si on peut dire, réduit au néant. Enfant, orpheline, amnésique, résidu de la guerre, je n'avais comme possessions que mon cœur en haillons, mes pensées trop en déroute et insensées, mes espérances déçues comme toujours, et mon âme rapiécée... J'avais aussi quelques amis, mais ces derniers n'ont jamais compris en quoi résidait mon impuissance. En ma timidité et en des complexes d'infériorité indécélables...

Enfin, le tout est que, ne pouvant m'engager dans une autre aventure que celle qui venait déjà de me perturber avec Geoffroy, je décidai de retrouver la morosité ambiante du printemps estival sur la ville. Entre les dimanches au parc, et les mercredis à la piscine. C'est donc grâce à ce Pouvoir, l'impuissance que j'enterrai à présent, et mon vouloir, et mon savoir...

- La grammaire a raison, finalement, dis-je à ma professeur de langues, la modalité est unique!

Mais en conclusion, la vie me paraissait toujours plus âpre et plus difficile. C'était pour moi un chemin contourné par plusieurs sentiers, que je prendrais de face et affronterais donc de sang froid...

MOI, orpheline...

Troisième partie. La déchéance.

Chapitre 1.

“**S**entir le vent doux, la brise calme me caresser la chevelure, sentir le zéphyr déployer ses ailes m’élisant princesse, et pressentir le retour de l’aiglon sur une Terre en paix.”

Des vacances si rares m’emmenèrent vers la Méditerranée, le mistral et la tramontane soufflaient paisiblement, la vieille auberge où l’on logeait, trépidante de fraternité, malgré ses pourtours chevauchés de lierre, semblait impassible. D’une hauteur considérable, une saveur initiale nous invitait à entrer dans son secret. Car elle en était maîtresse. Nous avançons, bestiaux et sentimentaux, tel un jeu d’Amour rebelle et cruel, revenons de la plage et allions à la douche.

Ô doux murmure, chuchotement ancestral de notre demeure délivrant une lourde charge, portée depuis longtemps sur son cœur! Ô plainte inaudible, tes douces paroles, trop drues pour nous, ton oreille insensible qui comprend notre sagesse! Quel pays merveilleux, de ceux contés par Amanda, le jour de notre arrivée!...

Quelle étrange atmosphère y régnait! Cette maison eut-elle été auparavant le repère de bandits ou d’assassins? Eut-elle servi de prison aux gredins? Fut-ce le palais hanté d’un veuf oublié? Ce jour-là, pendant lequel avait brillé le soleil, l’orage ne tarda point à venir s’installer au dessus de nos têtes. Sitôt rentrés au frais, il pleuvait à seaux dehors. Bientôt gronderait le tonnerre, s’enivreraient d’éclairs le ciel. Chacun avait peur recroquevillé dans son lit. L’électricité était coupée, et le chauffage, en raison de l’époque n’était pas installé, mais il faisait froid.

Le dortoir, installé au grenier, de vieux lits grinçants et de termites affamés, s’emplit bientôt d’une complainte Grave et effrayante. C’était la musique des morts, jouée sur le piano du salon... Nous vîmes alors s’allumer des bougies. Elles dansaient au plafond, accentuant notre angoisse. Et le vent qui soufflait, bien malheureux et ennuyé, donnant aux ténèbres la force de s’exprimer. Ils se levaient, humains, et des ombres emplissaient la chambre. Les murs, un à un, se rapprochaient, celui de droite attiré vers la gauche, celui de face avançant vers moi. Le plafond s’abaissait, l’espace se minimisait. Chaque lit se touchait maintenant.

Mais le mouvement odieux des ténèbres ne s’arrêta pas là. Chacun de mes camarades, hypnotisés par les bougies qui flambaient, se leva. C’était un exode brutal en ma direction... Les chandelles furent projetées sur les lits, le feu prit et le paysage s’embruma rapidement. La vue devint impossible.

“Et ce bruit sourd, qui persistait, me broyait les tympans...”

Peu de temps après cette vision, je fuyais, comme raisons furent inscrits sur mon bloc-notes ces cauchemars. Chaque nuit des monstres me venaient hanter l’esprit. J’avais peur. A l’issue de chacun de ces rêves, j’appelais Geoffroy au secours, mais jamais il ne venait. Notre histoire avait pris une tournure dramatique. J’éprouvais par moments intermittents, le besoin de le revoir et un manque de confiance désormais habituel me caractérisait. C’était plus fort que moi. M’en droguais-je? Je n’étais point toxicomane, je ne fumais pas, et pourtant, il m’était assujéti. Je me trouvais bien malheureuse sous son joug.

Et ma décision de puissance, de force, d’analphabétisme et de morosité, que devenait-elle? Rien.

Rien, ni personne, n’eût pu me barrer la route de l’Amour. Les portes ouvertes, enfin, je me résolvais à m’abandonner à mon destin. Pouvoir, vouloir, savoir, quelle importance porte t-on à de tels modaux?

Chapitre 2.

C’était ma prochaine adoption, comme celle de Nicole, d’ailleurs, qui força mon départ. Déjà bien encreée dans le désir de repartir, à la sortie du collège, j’allais prendre une nouvelle fois le large.

En effet, un samedi soir, Lucas, mon éducateur, me présenta un jeune couple difficile. Je dus faire mes valises pour le week-end et rentrer le lundi matin. Et cela se répéta une ou deux fois avant le vingt-deux août mille neuf cent

MOI, orpheline...

cinquante-quatre. Je les haïssais et les supportais trop difficilement.

Comme chaque dimanche, ils m'emmenèrent à la campagne. On pique-niqua au bord d'un ruisseau où je me baignai, jouant avec le chien. Je m'essuyai ensuite et dégustai alors la tarte aux pommes rituelle. Mais ce cinéma, malgré les apparences ne me plaisait point. Je n'avais plus neuf ans et réclamaï à quatorze ans un minimum d'indépendance, me révoltant en mon for-intérieur. Il m'était las de faire semblant, ce n'était plus par jeu que je mentais. Ils avaient l'air si heureux de moi mais je les détestais. N'ont-ils jamais compris que je recherchais ma vraie famille?

Enfin, c'est donc ce jour là qu'ils me parlèrent d'adoption, de tribunal, d'avocats, sans même me demander mon avis. J'étais écœurée que l'on portât si peu d'importance aux opinions des plus jeunes. Le vingt-cinq août, je pliai alors définitivement bagages. Je ne voulais PAS vivre avec des gens aussi odieux que ce couple...

Selon le peu de souvenirs qui me restaient de ma dernière fugue, sortant du lycée, je m'écartai de mes amis et tournai à l'angle de la première rue. Mais je n'avais plus d'ombre pour me guider. Fallait-il que je me dirigeasse à gauche ou à droite?... Aussi demandais-je à un inconnu la banlieue Est. Il m'indiqua l'heure du prochain bus en partance pour ce "lieu retiré" et son arrêt le plus proche. C'est vrai qu'il fut quelque peu étonné de mon âge et de mon sac d'école, si bien que, m'approchant d'une poubelle, je le jetai. De toute façon, j'avais décidé de ne plus jamais retourner au collège. Pour quoi faire? Je n'y étais guère brillante, surtout en allemand et en mathématiques...

Heureusement, j'avais prévu de la nourriture pour quelques jours ainsi qu'un peu de vêtements, au cas où... Et je gardais donc mon sac de sport, où ils se trouvaient. Il restait par infortune un problème à résoudre. Je n'avais pas d'argent pour payer le ticket de bus que je devais prendre. C'est pourquoi, finalement, je me résolvais à retrouver juste cet arrêt de bus, auquel je pouvais m'attendre à rencontrer Geoffroy.

Imbécile espérance, des mois après notre séparation!

Passé deux jours et deux nuits à la belle étoile, je décidais de rejoindre seule la boulangerie de mon passé. J'errais sur les terrains vagues la journée, m'enfouissant dans l'enfer la nuit. J'avais dû parcourir la moitié de la ville. Je savais toutes les polices du monde à ma recherche, et plus le temps s'écoulait, durant cette troisième journée d'errance, plus l'inquiétude me poussait à rentrer en dépit de l'adoption... Nicole, pareille à Amanda ou Geoffroy, me manquait. Je ne savais que faire, sans eux.

J'étais perdue, égarée, et ce sentiment de défaite était bien dur à ravalier. Mais mon ego persista tout de même dans ses recherches et bientôt, au gré de mes envies et du hasard, je quittais la ville. Il me serait plus aisé de me nourrir de fruits et de légumes à la campagne que de voler de la viande à la ville, là où tout le monde me poursuivait. En outre me disais-je, la banlieue Est me serait plus facile d'accès de l'extérieur de la cité que de l'intérieur.

Malheureusement, sachant où me cacher, jamais les autorités ne me retrouvèrent et je pus faire et refaire le tour des banlieues de la ville plusieurs fois sans retrouver aucune de mes racines. Geoffroy aurait-il pu être une fausse piste? Avait-il disparu de la circulation? Que lui était-il arrivé? Désespérée, je m'éloignai résolument de la ville et courus au plus loin que je ne le pouvais.

Chapitre 3.

Les journées passaient, pendant lesquelles j'errais à l'aveuglette vers les montagnes. Je retrouvais alors vite des habitudes de vagabonde qui pourtant n'en étaient point, car, comme je me le répétais à longueur de journée, je n'avais point de passé et donc, point d'habitudes... A moins que je n'eusse été, auparavant, moi-même vagabonde. Qui sait? Peut-être cherchais-je une famille qui n'existait pas, dans ce cas j'eusse alors pu consacrer toute mon existence à la conquête de mon imagination...

Enfin... quelques temps s'écoulèrent avant que je ne me trouvasse face à un chalet qui désespérément ne me disait rien. J'avançai contournant la maisonnette, intuition féminine, dit-on. Puis je me retrouvai derrière, les bâtiments me parurent encore plus étrangers, sûrement parce qu'ils paraissaient plus récents.

Mais ma vue ne s'arrêta malheureusement pas à ces quelques détails. Il ne résidait là par malchance que spectres défunts et cette vision eut comme toutes les autres de grandes répercussions sur mes agissements en tant qu'adolescente. La mort me poursuivait et je la fuyais me semblait-il. Fut-ce là tout mon passé? Je pense que oui. Il n'y avait qu'elle qui me harcelait et je la retrouvais où que j'aille. Fut-ce cette basse-cour emplie de cadavres que je m'acharnais à rejoindre depuis ma chute? Fut-ce avec l'enfer que je jouais à cache-cache au cours de toutes ces évasions néfastes à mon épanouissement? Car oui. Je m'avouais vaincue par toutes ces forces qui régentaient ma vie.

MOI, orpheline...

Pourrais-je avouer qu'en moi finalement, il n'était que guerres et batailles perdues? Si justement ces corps n'existaient pas, en serais-je là, à estimer la vie au milieu de la mort? Et cette prairie, là, derrière tout ce charabia de cadavres, me rappelait-elle un été unique passé à écrire dans ma jeunesse? Passé à raconter ma vie? Fut-ce là, le lieu d'une vie misérable qui aurait fui face à la mort? Et mort de quoi? Mort de la parole et des mots? Il ne m'en souvient rien.

Et puis derrière tout cela, dans cette maison, se trouvait-il quelqu'un? Fussé-je en train de délirer, ou bien de me souvenir d'un rapide morceau de mon histoire? Tant de questions avant de rentrer dans la vieille bâtisse... Toute la basse-cour était morte de faim sur la terre sèche... Poules, jars, cannes, qui pourrait décrire ces corps au sol dont l'odeur intenable me prit la gorge soudainement? Alors j'avançais parmi ces fantômes, parmi ces broussailles, qui maintenant me montaient à mi-cuisse. Heureusement il demeurait tout de même là trace de vie; un chien, au fond de la cour, affamé et solitaire était attaché à une chaîne... Seuls pitié et dégoût peuvent décrire tel sentiment, je détachai l'être aveugle les larmes aux yeux, pour enfin lui rendre la liberté qu'il méritait dans son malheur. Puis enfin je pris le temps de réfléchir à la valeur de la vie aujourd'hui ainsi qu'à celle de Dieu.

Je n'avais encore jamais remis en question l'existence de Dieu que l'on m'avait confiée à l'orphelinat. Mais à ce même moment, si vous m'aviez demandé mes pensées sur le Christ, je n'aurais su que répondre. Tout simplement parce que, quand vous vous rendez compte que jusque là vous avez échappé à toute cette mort, mais qu'elle est bien réelle et qu'elle vous poursuit, vous avez envie de croire en son existence, ou plutôt en éprouvez le besoin, tandis que justement, tout ce malheur vous suggère le contraire.

Essayant alors vainement de me forger une opinion sur ce point, je me rapprochais lentement du chalet inconnu. Mais en entrant je n'eus plus la chance de trouver l'homme pendu inconnu, j'eus le malheur de voir satisfait mon besoin de savoir et de me trouver ainsi face à face avec mon passé qui lentement se déroulait sous mes yeux. Et puis je criais, je criais de savoir ce que je n'aurais jamais dû savoir. Je criais que c'était un cauchemar, que mon soi-disant père n'était pas mort. Je criais de reconnaître une Défunte Ensoleillée dans mon esprit. Je criais ces quelques mots, prononcés à son enterrement. Et je criais qu'il était impossible que mon vrai père se soit enfui à ses obsèques. Je reniais durement mon passé. Je reniais cette famille adoptive que j'avais lâchement abandonnée avant de trouver mon blockhaus. Je reniais tout et me mordais la lèvre afin de ne pas verser toutes ces larmes qui me détrempaient déjà le visage; et bien oui, j'avais voulu savoir, mais maintenant il ne fallait m'en prendre qu'à moi. Car j'étais cause de toutes ces morts sur le chemin, j'étais cause de ce visage bleuté qui semblait me regarder amèrement... C'était de ma faute. Toute culpabilité m'était vouée.

Preuve en est, ce morceau de papier, dernier message de ce vieil allemand désespéré à mon alter-ego qui expliquait et racontait sommairement ses dernières années de vie sans moi. Je lui avais manqué, n'avais pas tenu ma promesse de revenir... Et pourquoi tout cela? Parce que j'avais voulu savoir lui parler allemand et lui apprendre mes idées, un été tranquille pendant lequel toutes avaient fleuri en mon âme... Et puis j'avais jugé cela peu important par la suite, avec Elysée, avant de tout oublier... Avant de *Vouloir Savoir*...

- Papa!, reprenais-je alors. Et l'écho s'éloigna.

Sur le terrain vague de la banlieue Est, on me surprit un couteau à la main. On me dit "Non". Mais la veine saigna.

MOI, orpheline...

Quatrième partie: La renaissance.

Chapitre 1.

Ce fut là un acte d'inconscience sans pareil. Car je venais d'éliminer mon alter-égo, Elysée était partie, et je me retrouvais seule, Emilie, dans une chambre blanche de la croix rouge.

A mon chevet, un inconnu que j'aimais car il m'avait prouvé l'existence de ce Dieu en me sauvant la vie. Son visage méprisant, grondant de colère et d'amour simultanément, il m'agressa verbalement:

- Pourquoi as-tu fait ça? Tu n'aurais pas dû, me dit Stéphane, dont le nom me revient aujourd'hui. Puis soudain, le noir, le vide, j'allais retrouver l'orphelinat. Que faire?

Vous comprendrez, si un jour l'impuissance vous guette, si un seul fil vous relie à la vie, qu'il faut du courage pour dire "oui". Mais qu'affirmer? Je n'avais pas le choix. J'étais résolument orpheline, et la seule lumière d'espoir dans mon cœur s'était éteinte. Je n'avais plus aucune chance de me retrouver dans une situation commune aux autres enfants de mon âge. Il y avait finalement la flamme du passé sur laquelle on avait soufflé trop fort et qui restait impossible à ranimer, il y avait la seule étincelle de l'amour qui aurait pu me rassurer et me rendre une position convenable dans la société, mais Geoffroy ne me retrouverait jamais, tandis que Stéphane me rendait honteuse de mon acte de lâcheté. Ou de courage, si on veut.

L'homme est si vulnérable face à la mort, mais elle-même me regardait droit dans les yeux, mourir physiquement m'eût sûrement été plus facile que mourir mentalement, prisonnière d'un orphelinat, où je m'identifierais désormais à tous. Je discutais et dissertais avec mon nouvel ami des difficultés que rencontrait chacune des conceptions inimaginables de la vie et de la mort. Il comprit ainsi vite, quelles motivations m'avaient poussé à ce suicide...

Mais nous parlâmes également de choses et d'autres, de projets d'avenirs et de rêves incertains. Il me souvient de mon passage ici quelque impression de sérénité. La chambre était accueillante, adossés au mur, trois lits dont un était libre. L'autre était occupé par une fillette à peine plus jeune que moi, elle devait avoir douze ou treize ans. En face de moi, un tableau, une reproduction de Van Gogh, présentait la montagne sous un angle de vue captivant. D'ailleurs, je ne sais plus quelles météorites aux couleurs chaudes y traversaient le ciel, mais cela me fit toujours penser à la colombe et au mariage; la composition de l'image était si sereine, faut-il dire, à peine eut-on pu croire qu'il fut humain de traduire tant de sentiments par la peinture! Bref, cette colombe et son environnement m'embellissaient le regard. En outre, nous possédions un poste de télévision en noir et blanc: grand privilège!

La fenêtre se trouvait derrière. Du troisième étage, nous apercevions les automobilistes, les piétons sur les trottoirs, ainsi que les cheminées des plus petites maisons. La rue était longue et droite, en cette époque printanière, si bien que de jour, il nous demeurait impossible de percevoir tous les événements à l'extérieur de notre petite chambre. Par contre, de nuit, les lumières au loin nous montraient l'extension immense de la cité sur le milieu rural. C'était alors tant de flammes qui brillaient dans mon cœur, qui auraient pu me rendre confiance, une des premières fois où la nuit ne m'effrayait pas, où les ténèbres ne me paraissaient pas si noirs, où l'enfer, s'il eut existé, me captivait...

Ce nouveau séjour ici, s'il n'eut la chance de me faire oublier ma vie, m'enseigna cependant certaines valeurs perdues du monde. Mais il me guérit aussi de quelques blessures au fond de mon cœur, il m'apprit, grâce à quelques gens qui vinrent me rendre visite, à accepter ma position dans cette société étrangère, il soigna en moi, toutes les morsures de la vie, les égratignures de la rose rouge, il m'apporta un peu de solitude, il est vrai, mais il me rendit confiance, en me donnant la force de m'accepter moi-même en plus des autres. Ce séjour me fut alors bien plus profitable que les précédents, j'y étais rentrée fragile, après une tentative de suicide, j'en sortirais forte et courageuse... Peut-être était-ce d'ailleurs le seul moyen de me dire que beaucoup ici allaient mourir, mais que moi, je pouvais m'en sortir.

MOI, orpheline...

Chapitre 2.

Les journées ici se déroulaient sans incidents, toutes se ressemblaient, mais étaient uniques. Chacune avait des répercussions sur l'évolution de mon état, certains jours se caractérisaient par quelques pas en arrière, qui m'eussent pu reconduire à la rechute, mais non, il existait aussi des jours meilleurs qui encourageaient mes visiteurs à espérer me connaître réellement guérie.

Le matin, nous étions réveillés à sept heures et trente minutes. Nous déjeunions après la toilette, à huit heures et demie puis dix heures sonnaient. Le moment de la venue des docteurs, des psychiatres avec lesquels je discutais de mon évolution mentale... Puis onze heures, le temps de visites sommaires avant le déjeuner... Puis l'heure de la sieste, une heure de repos avant que Stéphane n'arrive. Il venait tous les jours discuter de tout et de rien avec moi. Il espérait vainement me trouver dans un état "normal" chaque fois. Mais heureusement, il n'a jamais abandonné et combattait avec moi mon passé sombre qui m'effrayait toujours... Ce sont sûrement ces longues discussions qui permirent mon rétablissement un jour...

Nous tissâmes donc ainsi, d'une main délicate, la toile d'une amitié tardive mais durable. Chaque maille consolidait la précédente, et au fil du temps, l'habit que je filais ne s'effilait plus. Il prenait même forme et les contours en étaient déjà dessinés. C'est à partir de ce moment là que je pris vraiment conscience de mon état psychologique et de la chance que j'avais eu de rencontrer mon ami un jour aussi sombre... Mais bientôt vint mon anniversaire et le cadeau qu'il me fit ce jour-là fut de me rendre l'espoir.

Nous discutâmes à mes quinze ans de l'orphelinat. C'est ainsi qu'il apprit ma peur d'y retourner, ma peur de réintégrer le cauchemar là-bas. Mais comment lui dire que j'avais également peur de l'avenir sous tous ses angles de vue? Comment lui dire que j'avais peur de devoir un jour quitter le regard amoureux qu'il me portait à chaque visite? Nous parlâmes alors essentiellement de ce futur. Et puis nous nous entretînmes de nous deux, de ce que nous pensions de notre relation, de nos paroles échangées depuis quelques temps...

Et changeant rapidement de sujet quand on amorçait celui de l'Amour - comme pour ne pas casser la féerie de nos dires, on se surprit dans un dialogue étrange. Nous parlions de famille, de celle que je n'avais jamais connue, de celle avec laquelle il avait toujours vécu. Puis nous nous retournâmes sans le vouloir vers les couloirs de l'Amour. Il ne me restait que cette espérance, l'Amour; et finalement, nous nous dîmes mutuellement que nous nous aimions beaucoup. Mais pas d'un Amour passionnel, déchirant, d'un Amour qui nous poussait à nous vouloir du bien, à vouloir nous protéger l'un l'autre du monde extérieur. Mais on ne faisait qu'en parler. Un baiser seul eût pu casser notre nouvelle relation si fragile, si immatérielle...

Alors il nous fallait protéger cette nouvelle découverte aux yeux de tous. Il nous fallait souffler sur la flamme pour l'entretenir, mais ne pas souffler trop fort pour qu'elle ne s'éteignît point. Et puis on pouvait s'y réchauffer le cœur, à la flamme de l'amour, mais il ne fallait pas s'y brûler pour ne pas la rejeter et la haïr du mal qu'elle pouvait causer.

Cette flamme alors, qui réunissait nos deux cœurs, devint pour moi la lumière d'espérance toujours attendue. Surtout lorsqu'un jour Stéphane vint me présenter sa famille. Quelque veste froissée sur mon lit, quelques fleurs à mon chevet, et le sourire de mon ami qui ouvrait la porte. Quelques gens derrière lui, et le trac de ne pas leur plaire, le trac de ne pas être appréciée à ma juste valeur. Le trac d'une bougie éteinte par le rire de sa petite sœur. Puis il fit les présentations tandis que sur ma joue, une larme coulait d'émotion. J'avais tant rêvé d'un instant comme celui-ci, d'un moment entre eux-tous "normaux", et de me sentir à leur égal... C'était juste un livre, que je venais d'ouvrir, et qui me conta plus tard, la douleur du passé. C'était juste mon histoire, à peine commencée, et la fin d'un livre que je venais de clore rompant avec ma vie et m'accrochant à d'autres.

C'était juste des histoires d'adoption, des histoires de retrouvailles inespérées. Que dire sur la vie d'une adolescente comme les autres désormais, qui ne s'apitoierait plus jamais sur son sort?

Dire qu'une vie était finie, et qu'une autre recommençait?

Dire que maintenant, il n'y avait plus rien à conter hormis le bonheur?

C'est faux. Il y a eu des disputes, et des moments où la Terre allait exploser, mais j'étais bien trop forte pour avoir peur d'une bombe atomique.

MOI, orpheline...

Chapitre 4.

C' était un jour de mars, mars mille neuf cent cinquante-cinq. Je résidais encore à l'hôpital, bien que mon état eût largement évolué en ma faveur. J'eus tout d'abord, en ce jour ordinaire, l'immense plaisir de recevoir la visite d'Amanda au matin avec qui je parlais longuement. Déjà un an que je ne l'avais pas revue, alors on se raconta nos dernières journées, les derniers évènements qui étaient venus agrémentés nos vies monotones, elle me dit avoir rencontré un garçon, il y a quelques mois, qui s'appelait Geoffroy et qu'elle aimait. Leur histoire d'amour n'était que récente mais j'eus le plaisir d'apprendre qu'elle était solide car chacun d'eux deux ne pouvait se passer de l'autre.

En fait, je lui racontai aussi mes aventures avec Stéphane et mes espérances d'une vraie famille que j'aimasse. Mais plus je grandissais, plus l'adoption était improbable... Nous nous entretenîmes ainsi de tout et de rien jusqu'au déjeuner, moment, où elle me promit de revenir avec son ami l'après-midi.

Cependant, elle vint seule à quatorze heures me rendre visite. Geoffroy était resté avec son meilleur ami pour une certaine histoire dont elle n'avait pas été mise au courant et qui la chiffonnait. A quatorze heures et demi, je vis les parents de Stéphane arriver sans lui et m'en inquiétais fortement car ils ne voulaient pas m'expliquer ce qui se déroulait dans mon dos. Avait-il eu un accident? Les présentations terminées je n'étais toujours pas rassurée.

Puis trois heures sonnèrent et quatre heures mais il n'était toujours pas là. Et même ses parents commencèrent à s'inquiéter sans pour autant m'en expliquer les raisons. Enfin, à seize heures trente, il arriva avec deux grosses valises. Et sans rien me dire, ni même 'Salut', ni même 'Bonjour', il fit mes bagages. Et je ne savais toujours pas ce qui se passait, sauf que j'allais sûrement quitter l'hôpital.

Puis il demanda gentiment à ses parents d'expliquer la situation à Amanda en dehors de la chambre. Et alors, dans un ordre logique de progression, l'anxiété me prit. Je me débattais alors qu'il tentait en vain de m'embrasser et lui criais de me dire ce qu'ils manigançaient tous derrière mon dos. Cependant, il demeura calme, et m'expliqua qu'enfin, je rentrais à la maison. Cela, Dieu merci, je l'avais déjà compris. Mais je n'avais pas de maison sinon l'orphelinat. Alors l'angoisse montant en moi de retourner là-bas, j'explosai en larmes. Ce pourquoi il me demanda si je pensais qu'il pût m'abandonner ici. Pourtant je ne comprenais toujours pas et lui demandais de me réexpliquer plus calmement.

On en vint à parler des derniers temps écoulés ensemble, il me fit remarquer que sa famille était venue me rendre visite de plus en plus souvent, qu'elle s'était attachée à moi, et que jamais elle n'eût pu me laisser partir avec d'autres...

- Mais tout cela est-ce possible? Est-ce possible que je vive avec Toi?, le questionnai-je les larmes me mouillant le visage.

- Oui. Mais n'était-ce pas ce que tu désirais?

Alors je l'embrassai, pour la première fois...

La journée ne s'arrêta pas là, malheureusement pour mon cœur...

A dix-sept heures quinze, alors que j'étais au courant de la situation et que mes bagages étaient faits, après que j'eusse dit aux infirmières au revoir, je dévalai les escaliers à grande vitesse. Je retrouvai enfin ma liberté. J'emménageai pendant l'heure qui suivit dans le petit studio de Stéphane, et nous partîmes ensuite à une fête organisée spécialement pour moi et à laquelle venait d'être conviée Amanda. Il dit y avoir invité certains de mes anciens amis, dont une certaine Elysée...

Et ce fut là une soirée incroyable... Surtout lorsqu'arriva Geoffroy, le Geoffroy de la boulangerie qui était également le petit ami d'Amanda...

Des coïncidences. Il y en a beaucoup dans une vie. On appelle cela le destin. Moi, ma vie, c'est le destin qui me l'a dessinée. Et pourquoi ai-je tant écrit pendant ces années de dérive? Peut-être parce que mon père ou ma mère écrivait. Qui sait? J'ai toujours voulu avoir une vie excitante... C'est peut-être aussi pour cela que j'écris ce livre. Parce que des années d'existence dans un orphelinat, sans une histoire d'adoption, sans une fugue nous donnent l'idée d'en créer. Je n'ai jamais connu Elysée, je n'ai jamais connu Geoffroy, ni Amanda, ni Stéphane pas plus que je ne m'appelle Emilie.

C'est comme cela la vie. Cela vous plonge dans un roman qui n'existe pas.

MOI, orpheline...

EPILOGUE

Emilie est bientôt partie vivre en Allemagne avec Stéphane, pour rendre hommage à son soi-disant père. Bien que lui eût vécu en Suisse... Dans la lettre qu'il lui avait laissée, elle apprit, quand elle sut parler correctement l'allemand, qu'il avait déserté, et nombre de ses amis étaient morts par la faute de ce *Führer*... C'est d'ailleurs pour cela qu'il s'était promis de ne plus jamais utilisé ce langage destructeur. Mais pourquoi l'allemand? Toutes les langues, tous les mots, de n'importe quelle région, peuvent tuer. Surtout les lettres d'Adieu, et les insultes proférées.

-Wirst-du einem Tag sterben? Elle n'en a jamais eu vraiment peur, de cet inconnu sans nom. Sûrement parce qu'il lui avait sauvé la vie, un jour de désespoir. Pourtant ils s'aimaient, et si Emilie n'était pas partie, ils vivraient encore aujourd'hui de la même façon. Mais elle a eu raison. Il restera toute sa vie dans son cœur. Ce suicide, si insensé qu'il eût pu paraître, lui avait sauvé la vie. Le destin a en fait voulu que meure en elle l'enfer qui régentait ses pensées. Et il a gagné.

Emilie n'a plus honte de son passé. Elle en est même fière. Car il lui a appris la valeur de la vie. Le passé est une chose irrémédiable, c'est pour cela qu'il effraie, mais comme tout animal sauvage, il peut-être dompté. Je n'ai plus honte de dire que mon enfance a été cadrée entre les murs d'un orphelinat sans que jamais je n'en sois sortie, mais j'ai pourtant connu la liberté car j'ai pu écrire, changer le cours des événements, et m'inventer un nouveau prénom. Emilie restera toujours ma meilleure amie, bien que je ne l'eusse plus revue depuis son adoption. A elle.

Melissa.